7e ANNÉE - N° 6 NOVEMBRE 1927

REGNABIT

Revue Universelle du Sacré Cœur

et Organe

du « Rayonnement Intellectuel du Sacré Cœur »

ROME
8, Lungo Tevere Cenci (XVe)

PARIS
10, Rue Cassette (VIe)

PARAY-LE-MONIAL, Rue Chervier — Chèque Postal : LYON, 83/33

BRUXELLES - ETTERBEECK
43, Avenue Eudore-Pirmez

PÉKIN
Librairie Française

CANADA : M. Amédée DENAULT, C.R.S.C., 105, rue Sainte-Anne, Québec.

Un Contemplateur symbolique de l'Absolu.

Des yeux. Deux yeux : c'est tout ce visage de dix-neuf ans (1). Deux prunelles, devenues pareilles à celles du sphinx, tant elles ont interrogé le gardien des énigmes. Deux glaces où luisent, réverbérées, mais par le dedans, les flammes de l'incendie noir qui consume ce cœur saignant.

Cela, de ce visage, qui s'impose à vous, ce n'est pas cette bouche qui devait proférer de telles clameurs ; ni ce front où s'élaborèrent de telles pensées ; mais ces yeux ; ces yeux de lumière, qui retiennent les vôtres, et qui ont fixé devant eux tant de symboles, fascinés par ces miroirs.

Léon Bloy n'a guère d'attrait pour l'analyse abstraite. Ce terrain-là, il y entre ; et c'est d'un pas ferme qu'il le parcourt quand il y est ; mais ce n'est pas le domaine choisi de sa chevauchée. Quand il reçoit tel livre de son cher filleul, c'est par volonté qu'il s'en impose la lecture. (2). Disons simplement que

(1) Voir le crayon reproduit dans *Léon Bloy,* par René Martineau.

(2) « Il est temps, n'est-ce pas ? que je réponde à l'envoi de ton livre sur Bergson et mon embarras est grand. Je n'ai pu en commencer la lecture qu'hier soir et j'avoue qu'à la vingtième page j'étais complètement anéanti. C'est si loin de moi, tout cela, et les barbarismes atroces de la langue philosophique sont si contraires à mon tempérament d'écrivain latin. Je continuerai cependant, persuadé de trouver

l'analyse abstraite, il ne l'aime pas, et qu'il a quelque peine à ne pas la sous-estimer. (1).

Par goût, par besoin, il contemple. Je ne pense pas qu'il fallut un Alexandre pour tourner vers la lumière ce Bucéphale impatient de bondir aux étoiles.

C'est un pamphlétaire ? C'est un styliste ? Tout ce que vous voudrez. Mais, d'abord, un voyant.

Et qui se complait aux coups de lumière dont les symboles — ces phares tournants — percent les nuits obstinées. Léon Bloy est né symboliste comme d'autres naissent musiciens. Le texte de la vérité ne revêt à ses yeux toute sa splendeur qu'illustré des arabesques de l'enluminure. C'est là sa caractéristique. Ce n'est pas la seule. Léon Bloy n'est pas seulement symboliste. Mais il l'est, essentiellement (2). Il l'est au point qu'un lecteur inapte à tenir le souple fil d'acier du symbolisme est radicalement incapable de suivre la pensée de Léon Bloy, telle qu'elle s'élabora en lui. Privé du lien qui lui eût permis, mais qui lui permettait seul, de franchir la crevasse béante entre deux crêtes, ce lecteur, que Léon Bloy rangerait d'autorité au nombre des goîtreux (3), n'a pas même à tenter l'impossible passage.

Lui, d'instinct, c'est au symbole qu'il a recours pour trouver sa route. La plus abstruse des questions, la plus obscure des zônes, quand sur elles ses yeux se sont fixés, se condensent autour d'un noyau ; et voici que se présente en lumière, tournant autour de son centre, la nébuleuse spirale.

Tout s'éclaire pour lui à la lumière du symbole.

* * *

Et c'est de partout que les symboles accourent à la rencontre de ses désirs.

Pas seulement de l'Ecriture où Bloy se précipite (4), et

---

ton âme et de recevoir de toi un peu de lumière. Mais les commencements sont durs... Enfin, j'aurai du courage. — Lettre à Jacques Maritain — *Au seuil de l'Apocalypse*, t. II, p. 74.

(1) Parlant de l'analyse morale, il a écrit « à un petit jeune homme » : «... L'analyse ! Savez-vous que c'est un travestissement du Démon ?... Fuyez l'analyse comme le Diable, et jetez-vous à Dieu comme un perdu. » *Le mendiant ingrat*, T. II, p. 201.

(2) « Pénétré, hanté, possédé de la certitude que tout est mystérieux, hommes et choses, parce que symboliste et figuratif, j'ai voulu montrer partout le mystère toujours évident pour moi et le faire sentir avec une violence extrême, jusqu'à produire la constriction ou la dilatation des cœurs. » — *Léon Bloy*, par René Martineau, Introduction, XXIV.

(3) « Identité perpétuelle en la profondeur de ces Textes saints, dont le sens littéral scandalise tant de malfaiteurs et dont la sublime interprétation par les symboles est pour jamais inaccessible à tous les goîtreux. » *Le Salut par les Juifs*, XXXI.

(4) « Je suis un de ces fous clairsemés pour qui le Saint Livre est un MIROIR, le miroir aux énigmes de saint Paul, miroir immense, infini, où se précipitent les âmes,

dont nous savons bien qu'elle nous offre une surabondante moisson de symboles, puisqu'il y est dit de ceux qui préparaient Jésus-Christ, que tout ce qui leur arrivait, leur arrivait en figure.

Mais c'est de toutes les cavernes qu'ils sortent, ces dragons qu'il faut dompter, et qui devant lui se font dociles parce qu'ils reconnaissent en lui le dompteur.

En vérité tous ces hommes qui devant les flots apaisés n'ont jamais tendu l'oreille aux confidences que Dieu leur faisait à voix basse, sont moins excusables que des enfants, qui, devant une page écrite, s'arrêteraient à la forme des lettres sans chercher à y lire la pensée de l'auteur. Car des enfants sont des enfants. Mais l'homme est impardonnable de ne pas savoir que tout être qui vient de Dieu ne peut qu'exprimer Dieu. (1).

Nous-mêmes, enfants de Dieu, nous sommes des images, aussi véritablement que nous sommes des substances. Nous sommes la figure de quelque chose que nous ne savons pas, en ce monde où rien n'est achevé encore (2). Nous sommes les symboles de réalités invisibles. Nos actes sont des annonces de choses qui nous dépassent (3). Ils forment tous — chacun étant une lettre détachable — un texte par lequel Dieu s'affirme lui-même, Lui qui ne peut parler que de Lui (4). Le symbolisme dont nous portons en nous la racine et dont la portée nous est inconnue est la mesure même de notre valeur. D'où notre impuissance à savoir notre vrai nom (5), le nom par lequel nous

---

aussitôt qu'une Parole les éveille, pour y vérifier leur identité. » *Mon Journal* T. II, p. 30.

(1) « On ne remarque pas que les bêtes sont aussi mystérieuses que l'homme, et on ignore profondément que leur histoire est une *Ecriture* en images, où réside le Secret divin. Mais aucun génie ne s'est encore présenté, depuis six mille ans, pour déchiffrer l'alphabet symbolique de la création... ». *La Femme Pauvre* XII, 85.

(2) « Tout n'est pas accompli. La grand'messe du Consolateur n'a pas commencé. » *La femme pauvre,* 100.

« Rien n'est accompli. Nous avons tout à attendre, puisque nous sommes dans le chaos. ». *Le mendiant ingrat* T. I, p. 202.

(3) « Tout ce qui se passe étant préfiguratif dans les choses humaines, on peut et on doit dire que nous sommes tous prophètes à notre insu et que tous nos actes, bons ou mauvais, sont des prophéties ». *L'Invendable,* p. 67. Voir aussi *L'Ame de Napoléon,* introduction, II.

(4) Avec une autorité beaucoup plus qu'humaine, il (S. Jérôme) enseigna que Dieu a toujours parlé de Lui-même exclusivement, sous les formes symboliques, paraboliques ou similitudinaires de la Révélation par l'Ecriture, et qu'il a toujours dit « *la même chose de mille manières* ». *Pages choisies,* p. 262.

« La Parole divine est infinie, absolue, irrévocable de toute manière, itérative surtout, prodigieusement, car Dieu ne peut parler que de Lui-même ». *Le Salut par les Juifs.* XX.

(5) « Vous ne savez pas qui je suis et vous ne savez pas qui vous êtes ». *Le mendiant ingrat.* T. II, p. 26.

« Nul ne sait *jamais* ce qu'il fait, ni pourquoi il le fait, et j'ignore même si quelqu'un pourrait dire, sans crainte de se tromper, *ce qu'il est* exactement ». *La femme pauvre,* 1e partie, XI, 77.

« Nul ne sait son propre *nom,* nul ne connaît sa propre *figure* ». *La femme pauvre,* 2e partie, I, 239.

sommes désignés dans le livre animé qui est la vivante pensée de Dieu.

L'histoire entière est un cryptogramme dont il s'agit de trouver la clef (1). L'œuvre de l'historien, c'est de traduire tous ces hiéroglyphes enchevêtrés. Qui saurait ainsi lire l'histoire, saurait déchiffrer la mystérieuse volonté de Dieu : toute la complexité des symboles ne pouvant exprimer qu'un seul geste, le geste de Celui qui meut librement la liberté des hommes avec la même facilité qu'il meut nécessairement les eaux de l'Atlantique, le geste impératif qui fait que, parmi tant de milliards de possibles qui resteront dans le domaine des pures possibilités, ce soit tel possible qui, en réalité, *est.*

Au fond de tous les êtres, l'Etre ; sous toutes les apparences, la Réalité, à travers toutes les contingences, l'Absolu.

Cet absolu, pour Léon Bloy, n'est point une puissance indéterminée ; c'est, très exactement, le Dieu vivant. Et puisque ce Dieu s'est incarné, et puisque le Dieu Incarné est de toute nécessité au Centre et le Centre des choses, cette Réalité que reflètent les apparences, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ en qui tout subsiste.

Le Pauvre, symboliquement identifié à Celui qui est le vrai pauvre, nous offre, quand il vient à nous, le visage auguste du Christ (2). Et l'argent que vous lui donnez, l'argent qui est le sang du pauvre et vraiment sa vie, puisque « les pauvres meurent de n'en pas avoir » (3), c'est encore « le symbole flagrant et ruisselant du Christ Sauveur *in quo omnia constant.* » (4).

La femme, symbolisée par le Paradis terrestre (5), « ne peut pas être ni se croire autre chose que l'Amour lui-même » (6).

---

(1) « Quel livre pourrait être le mien, pourtant, si j'enfantais ce que j'ai conçu ? Mais quel accablant, quel formidable sujet ! *Le Symbolisme de l'histoire,* c'est-à-dire l'hiérographie providentielle, enfin déchiffrée dans le plus intérieur arcane des faits et dans la cabale des dates, le sens *absolu* des signes chroniques, tels que Pharsale, Theodoric, Cromwel ou l'insurrection du 18 mars, par exemple, et l'orthographe *conditionnelle* de leurs infinies combinaisons ? En d'autres termes, le calque linéaire du plan divin rendu sensible que les délimitations géographiques d'un planisphère, avec tout un système corollaire de conjecturales aperceptions dans l'avenir ! » *Le Désespéré,* 1re partie, p. 93.

« L'Histoire est comme un immense texte liturgique où les iotas et les points valent autant que des versets et des chapitres entiers ; mais l'importance des uns et des autres est indéterminable et profondément cachée ». *L'Ame de Napoléon,* Instruction, II.

(2) « La Pauvreté, c'est la Face même du Christ ». *La femme Pauvre* 2e partie, I, 240.

« Les mendiants... sont les derniers à nous représenter encore tant soit peu la mendicité rédemptrice du Fils de Dieu ». *Exégèse des lieux communs* nouvelle série CXIX. Voir aussi *Le salut par les Juifs, IX.*

(3) *Le Sang du Pauvre.* Préface.

(4) *Le Sang du Pauvre.* Préface.

(5) « La première femme venue est déjà tout un mystère, puisqu'on ne trouve pas mieux que le Paradis terrestre pour la symboliser ». *Jeanne d'Arc et l'Allemagne.* Introduction, 31.

(6) *La femme pauvre.* 1re partie, VII, 45.

Préfigurée par le coq vigilant qui dénonce tous les renoncements (1) la France est, par « identité symbolique », « ce qui fut nommé le Royaume de Dieu » (2).

Et Napoléon, préfiguré par tant de grands hommes, est lui-même le « préfigurant de Celui qui doit venir » (3).

L'histoire tout entière, et toute l'Ecriture, et toute la création, c'est un miroir où Léon Bloy cherche, et trouve, souillée, mais reconnaissable et adorable, la Face du Maître dont la splendeur l'éblouit.

Dans la complexité des signes, voilà qu'apparaît la Face du Dieu vivant, par quelqu'un de ses traits qui se détache en clair dans la pénombre. A travers les branches — et, si j'ose dire, « à travers les treillis » — un regard nous observe.

Ce Jésus, c'est Jésus dans sa plénitude. C'est nous, ses membres, en même temps que c'est Lui, avec qui nous sommes identifiés. Le Jésus dont parle l'Ecriture, c'est nous donc, en même temps que Lui, puisque nous sommes Lui-même. Telle est son identification avec le Pécheur et le Pauvre que tout geste de mépris qui vise le dernier de nos frères L'atteint Lui-même en plein visage (4).

Toute voix qui s'élève, c'est de Lui qu'elle parle. Et toute inchoation se parachève en Lui.

Voilà où le chemin du symbolisme a conduit le solitaire, dans la forêt où il a bâti sa hutte. Voilà ce qu'à découvert ce chercheur à qui n'ont point suffi les apparences.

Ce qu'il a voulu, c'est ce qu'il y a derrière le voile, ce qui est au-delà de l'horizon, ce que doivent livrer les flots mouvants (5).

Ce n'est rien de moins que le vivant secret de Dieu qu'il a fallu à ce plongeur, qui est remonté de dessous les vagues, et

---

(1) *Le fils de Louis XVI*, II.

(2) *Sueur de sang*, Préface.

(3) *L'Ame de Napoléon*. Introduction, I. p. 8. — Ailleurs Bloy a dit : « L'histoire de Napoléon, c'est la Face de Dieu dans les ténèbres ». — *Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne*. T. II, p. 118.

(4) « Jésus est au centre de tout, il assume tout, il porte tout, il souffre tout. Il est impossible de frapper un être sans le frapper, d'humilier quelqu'un sans l'humilier, de maudire ou de tuer qui que ce soit sans le maudire ou le tuer lui-même. Le plus vil de tous les goujats est forcé d'emprunter le visage du Christ pour recevoir un soufflet, de n'importe quelle main. Autrement, la claque ne pourrait jamais l'atteindre et resterait suspendue, dans l'intervalle des planètes, pendant les siècles des siècles, jusqu'à ce qu'elle eût rencontré la Face qui pardonne... » — *Le mendiant ingrat*, Lettre à Henri de Groux. T. II, p. 100.

(5) « Mes phrases, mes chères et pauvres phrases dont vous parlez ne sont *qu'apparence*, comme la guerre elle-même, comme tout ce qu'il y a dans le crépuscule de la vie sensible, que vous prenez pour le grand jour.

« C'est ce qu'il y a derrière l'horizon qui est beau : » *Le mendiant ingrat*. T. I. p. 177.

qui dans sa main ouverte nous montre en plein soleil l'orient de la perle qu'il a trouvée.

De Dieu à Dieu, par la route du symbole, telle est la vraie ligne de sa pensée.

***

Mais ses outrances ? ses erreurs ? ses injustices ?

Je sais cela. Il ne m'apparaît point avec évidence que le Coq annonciateur et dénonciateur du Reniement ait préfiguré la France. Je ne perçois aucunement la solidarité que Léon Bloy crut découvrir entre l'éruption du Mont Pelé et la première communion de sa Véronique (1). Lorsqu'il traita Monsabré d' « écolatre exaspérant » (2), Lacordaire de « trombone libérâtre » (3), et le R. P. Didon de « R. P. Judas » (4), je doute que ces injures, et ces injustices, aient apporté au Cœur de Jésus la douceur d'un hommage filial. S'il est vrai que tout soufflet, fut-il cent fois mérité par le goujat qu'il châtie, atteint le Christ en plein visage, comment ne pas regretter, au moment où paraît le Juge, d'avoir lancé pareilles avanies à la face de prêtres qui ont fait aimer le Rédempteur ?

Mais ce très noble cœur, passionnément désireux de justice pour ses frères autant que pour lui-même, et qui a noblement exprimé la reconnaissance des morts envers ceux qui, fût-ce au prix d'un juste blâme, les aident à réparer les anciennes injustices dont ils sont les auteurs désolés (5), ce terrible Léon Bloy qui voudrait vous emporter au ciel par les cheveux, ce violent qui ne pouvait guère comprendre les très exigeantes suavités de Saint François de Sales dont il dédaignait impertinemment les « séraphiques pommades » (6), et qui ne se consolait pas de ne pouvoir plonger tous ses frères dans l'Absolu, ce contemplateur enfin qui se précipitait vers l'intégrale vérité d'un élan mille fois plus rapide que celui de notre soleil vers les soleils

---

(1) « Premières nouvelles de l'immense catastrophe de la Martinique. Trente mille morts en quelques secondes, *à l'heure précise de la première communion de Véronique !* Le hasard n'existant pas, cette extermination était indispensable pour que fût contre-balancé, dans l'infaillible main, l'acte prodigieux de notre enfant. Il ne fallait pas une victime de moins à cette innocente, et le volcan, depuis les siècles, attendait son signe... A la minute où elle recevait la Nourriture qui donne la vie, d'autres, en très grand nombre, des enfants comme elle, mouraient *pour elle* d'une mort affreuse ». — *Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne.* T. I, p. 191-193. Voir aussi *L'invendable*, p. 257.

(2) *Le Pal.* Le Christ au dépotoir.

(3) *Le Désespéré*, 3e partie, p. 237.

(4) *Les Dernières Colonnes de l'Eglise*, II.

(5) « Il faudrait l'intelligence dilatée des anges pour savoir combien les morts se jugent eux-mêmes rigoureusement et combien leur paraît céleste et rafraîchissant un juste blâme, quand ils se démènent dans l'insomnie des tombeaux... ». Introduction aux *Lettres de Barbey d'Aurevilly à Léon Bloy.* (*Le mendiant ingrat*, T. II, p. 213).

(6) *Le Désespéré*, 3e partie, p. 226.

d'Hercule a trop douloureusement expié les déficiences de sa vision terrestre, au moment où la pleine lumière de l'éternité lui manifesta la totalité du mystère des âmes, pour que nous nous exposions nous-mêmes à pareille souffrance, en nous permettant à son égard des injustices que par pitié pour nous il nous supplierait de ne point commettre.

S'il est vrai — et je crois que c'est vrai — qu'il a fustigé à l'excès la veule médiocrité des catholiques et le bronze trois fois recuit qui tient lieu de cœur aux propriétaires, notre réponse, qui serait une Evangélique vengeance, est aisée à découvrir. Elle ne consiste point à rendre outrance pour outrance, en rejetant celui qui probablement nous rangerait parmi les « triples idiots qui représentent actuellement en France ce qu'on est convenu d'appeler le catholicisme militant » (1), mais à extirper de nous les vénéneuses racines, dont nous gardons vraiment les malheureux germes, et dont il nous signale la présence, ce Tarquin dont la cinglante baguette a décapité tant de pavots.

Tige d'acier, souple, sifflante, maniée d'une main nerveuse, qui reste affectueuse aussi. En dépit de toutes les apparences, ce violent est un tendre. Le stylet dont il frappe, que de fois il l'a trempé d'abord dans le sang de son propre cœur pitoyable !

Ces clameurs qu'il pousse, et qui vous excèdent, vrais cris de colère ou de révolte, c'est encore de l'amour : un amour douloureux qui vocifère sa souffrance (2). Le lieu propre de

(1) *Nouveaux propos d'un entrepreneur de démolitions.* Finis latinorum.

(2) « Pamphlétaire !... Ah ! je suis autre chose, pourtant... Mais si je suis pamphlétaire, moi, je le suis par indignation et par amour ; et mes cris, je les pousse dans mon désespoir morne, sur mon idéal saccagé !... ». *Belluaires et Porchers.* Lettre à Signoret.

« La pitié ne peut pas éteindre en moi la colère, parce que *ma* colère est fille d'un pressentiment infini. Je suis mangé par le besoin de la justice comme par un dragon affamé depuis le déluge.

« Ma colère est l'effervescence de ma pitié ». *Pages choisies,* 225.

« Que penseriez-vous de la *charité* d'un homme qui laisserait empoisonner ses frères, par peur de ruiner, en les avertissant, la considération de l'empoisonneur ? Moi, je dis qu'à ce point de vue, la charité consiste à vociférer et que le véritable amour doit être implacable.

« Je n'ai pas qualité pour juger, dit-on, ni pour punir. Dois-je inférer de ce bas sophisme, dont je connais la perfidie, que je n'ai pas même qualité pour voir, et qu'il m'est interdit de lever le bras sur cet incendiaire qui, plein de confiance en ma fraternelle inertie, va, sous mes yeux, allumer la mine qui détruira toute une cité ? Si les chrétiens n'avaient pas tant écouté les leçons de leurs ennemis mortels, ils sauraient que rien n'est plus juste que la miséricorde, *parce que* rien n'est plus miséricordieux que la justice, et leurs pensées s'ajusteraient à ces notions élémentaires.

« Qui donc parlera, pour les muets, pour les opprimés et les faibles, si ceux-là se taisent qui furent investis de la Parole ? L'écrivain qui n'a pas en vue la Justice, est un détrousseur de pauvres aussi cruel que le mauvais riche. Ils dilapident l'un et l'autre leur dépôt et sont comptables, au même titre, des désertions de l'espérance. Je ne veux pas de cette couronne de charbons sur ma tête, et, depuis longtemps déjà, j'ai pris mon parti ». *Pages choisies,* p. 60. *Le Désespéré,* p. 292.

cette âme en peine, c'est l'obéissance et la douceur (1). Très amer, mais capable de refléter tout le ciel, cet Océan, souvent houleux, démonté parfois, reprend bientôt son calme. Du moins les ressacs qui l'agitent ne lui font pas quitter son lieu. Ce mouvement qui le porte à l'assaut, sachez-en la nature vraie : c'est la grande marée d'équinoxe ; mais qui respectera le rivage. Demain tout ce bouillonnement, qui sans doute sera de l'amertume encore, caressera le roc impavide aujourd'hui couvert de son écume.

Léon Bloy s'est parfois égaré dans les fourrés du symbolisme ? Son erreur nous est une raison nouvelle de vigilance. Elle ne nous donne pas le droit de négliger une route qui reste capable de nous conduire — plus aisément parfois — au vrai que nous cherchons.

La lecture des symboliques hiéroglyphes où le Créateur exprime, en la voilant, son aimante pensée, exige un regard clair, et attentif. Tel symbole, qui désigne très authentiquement le doux Sauveur, signifie parfois, en vertu d'une simple variante, le Prince des démons. Un texte divin peut être surchargé d'un texte satanique. Deux écritures qui s'enchevêtrent, ou qui s'effacent, et dont il importe que soient démêlées ou reconstituées les lignes.

« Je n'ignore pas qu'en ces matières, a-t-il dit lui-même, il est téméraire d'abuser de l'analogie » (2). Il ne faut pas abuser. Il faut se tenir avec soin dans la ligne de la tradition. Il faut confronter les données du symbolisme avec les conclusions de l'analyse. Sans quoi, l'abîme vous guette. Le plus intuitif des navigateurs, il faut que souvent il se réfère au compas.

Etonnant Léon Bloy ! Je me surprends à regretter parfois qu'une minutieuse analyse n'ait pas guidé, sans les contraindre,

---

(1) « Quelque fou que cela puisse vous paraître, je suis, en réalité, un obéissant et un tendre. C'est pour cela que j'écris implacablement, ayant à défendre la vérité, et à rendre témoignage au Dieu des pauvres. Voilà tout. Mes pages les plus véhémentes furent écrites *par amour* et souvent avec des larmes d'amour, en des heures de paix indicible ». *L'invendable,* 120.

« L'Obéissance marche devant nous, dans une colonne de nuées ; nous n'avons pas d'autre guide au désert, et il faut la suivre ». *Le mendiant Ingrat,* T. II, p. 43.

« A-t-on, oui, ou non, le devoir d'obéir à Dieu et à l'Eglise ? Tout est là. De ce point de vue très simple le prêtre n'est plus qu'un instrument surnaturel, un *générateur d'Infini,* et il faut être un âne pour voir autre chose, car tout cela se passe et doit se passer *dans l'absolu* ». *Mon journal* T. II, p. 53.

« Il n'y a qu'une action, c'est l'Obéissance, qui est la marque des hommes supérieurs des vrais hommes, la sublime, et sainte, et salutaire, et virginale, et miraculeuse, et *primitive* Obéissance qui est tout uniment la dénomination théologique du Paradis terrestre perdu... Allez donc trouver un pauvre prêtre, celui que je vous ai déjà désigné ou n'importe quel autre, mais un Prêtre, ô enfants, c'est-à-dire un homme bon ou mauvais, mais revêtu du caractère sacerdotal, ayant dès lors le pouvoir même de Dieu pour donner la paix à votre âme qui est un empire et dont vous ne savez pas la grandeur ». *Ibid.,* p. 66.

(2) *Méditations d'un solitaire en* 1916, XIII, p. 105.

ses bonds. Je rêve d'un mors, rigide, meurtrissant, salutaire, dans cette bouche nerveuse. L'hypogriffe eût évité des écarts. Je suivrais, plus confiant, le sillage de feu.

Ce n'est pas sa pensée, si merveilleusement symbolique qu'elle soit, qui me paraît être le modèle de la pensée symbolique. Mais plutôt celle de ce Docteur universel, qui, ayant analytiquement exposé le Livre des Sentences, et bâti ce chef d'œuvre de l'analyse qu'est la Somme Théologique, commenta, en forme symbolique, le livre inspiré où Dieu lui-même a si souvent parlé la langue du symbolisme à celles de ses créatures qu'il avait faites pour l'entendre (1).

Mais ce qu'il faut admirer en Bloy, ce qu'il est très doux d'admirer en lui sans réserve, c'est la vigueur, et l'effort, de cet esprit puissant. Même quand il a perdu sa voie, l'aigle a sa manière à lui — qui n'est point celle du vautour — de donner son coup d'aile.



Je m'assure — illusion peut-être — que ce chercheur symbolique de la face divine eût aimé notre effort à nous. Ces antiques symboles, qui, après avoir manifesté aux païens en quête d'infini les perfections divines, ont représenté, aux yeux des croisés où à ceux des martyrs, les traits spirituels du Verbe Incarné ; toutes ces lettres d'un alphabet dont Dieu s'est servi pour former des phrases où perpétuellement il se dit Lui-même ; ces mille facettes de l'unique miroir qui reflète jusqu'à nous, à travers les brumes des siècles, la Face auguste de Jésus-Christ... j'imagine les transports, et les clameurs, d'un Léon Bloy accueillant l'explorateur qui les lui eût apportés des lointains brouillards où il est allé les découvrir.

Ces parlantes figures, qui vous arrêtent comme celle du sphinx, mais qui ne punissent que de leur silence ceux qui ne savent pas déchiffrer l'énigme, ses yeux à lui, ses deux yeux qui transpercèrent tant d'apparences, les eussent dominées, les eussent pénétrées, jusqu'à les contraidre à nous livrer quelques-uns des secrets que peut-être elles n'ont encore jamais dits.

Eût-il été complètement nôtre ? Je ne dis pas membre de notre Société. Le chamois se joignit-il jamais à la caravane qui escalade le Mont-Blanc ?

Mais cet intrépide symboliste, qui a connu le Sacré-Cœur

(1) Voir *Regnabit. La tournure d'esprit symbolique du « Maître en théologie »*, mars 1927, p. 322.

« culte moderne », (1) « dévotion des derniers temps », (2) et qui s'est évadé, comme s'évadent tant de nobles ennuyés, par « la porte adorable » (3) ; si la Manifestation du Sacré-Cœur lui était apparue, non pas seulement comme l'origine d'une dévotion, mais comme le principe symbolique d'un élan de pensée qui nous livre tout l'horizon surnaturel, je cherche en vain la raison qui lui eût permis de ne pas approuver, de ne pas adopter, les directives de notre effort.

« On ne connaît pas l'Amour, a-t-il dit, parce qu'on ne voit pas la réalité sous les figures (4). »

Que voulons-nous ? Connaître l'Amour ; en voir la réalité sous la figure que le Christ lui-même a jugé la plus apte à nous le manifester ; puis, sous le signe du cœur symbole, suivre tout le rayonnement de cet amour dans l'immense domaine où il est roi.

Je vois, j'entends ce nostalgique de l'infini, qui portait au flanc la blessure de tous ceux qu'a transverbéré le dard du séraphin ; cet Hugolin qui dévora tant d'énigmes sans assouvir une faim toujours renaissante ; cet insatiable qui fixait d'instinct son regard sur tous les au delà : sur l'au delà de l'horizon, sur l'au delà de la mort.

Dans la forte main de cet incendiaire, les flammes de la torche, mêlées souvent de rougeoyantes fumées, creusent des trouées de lumière. Les clameurs de l'Amour de Dieu, les malédictions de l'Amour de Dieu, il se complait à leur prêter sa voix, qui enfle encore, dans nos tympans, leurs effarantes résonnances. Les soupirs de l'Amour, les voilà plus doux sur ces lèvres, les larmes de l'Amour les voilà plus claires dans les yeux de ce tendre pèlerin bardé de fer.

*
* *

— Pourquoi rêver ?

En fait, nous lui devons beaucoup. L'identité du symbole avec la réalité qu'il symbolise ; cette identité mystérieuse dont on peut dire ce qu'Augustin disait du temps : que tout le monde la perçoit et que nul ne sait la définir ; qui n'est point l'identité

(1) *L'Invendable*, p. 304.
(2) *Celle qui pleure*, VIII.
(3) *Pages choisies*, p. 331.
(4) « On ne connaît pas l'Amour, parce qu'on ne voit pas la réalité sous les figures. Comment est-il possible de tuer un agneau, par exemple, ou un bœuf, sans se rappeler immédiatement que ces pauvres êtres ont eu l'honneur de prophétiser, en leur nature, le Sacrifice universel de Notre Seigneur Jésus-Christ ? ». *La femme pauvre* 1re part. XV, 115.

tout court et qui est bien plus que la simple juxtaposition d'éléments qui s'harmonisent ; cette identité qui a sa racine dans la nature des choses et son parachèvement dans l'âme, nature elle aussi, et que Dieu a faite pour parachever la nature ; cette identité symbolique dont Jésus-Christ a voulu faire un des éléments essentiels de la manifestation de son Cœur ; Léon Bloy, symboliste qui se place au premier rang de tous ceux qui sont parus depuis l'ère close des cathédrales, l'a fixée devant l'attention des hommes — par l'usage qu'il en a fait — avec une vigueur qui ne permet guère d'en méconnaître la puissance.

Nous avons, nous, dans notre voie, des assurances qu'il n'eut pas toujours dans les siennes.

Il est absolument impossible, et nous le savons, que le cœur lumineux qui nous guide, nous mène, par lui-même, à l'erreur. Pour aboutir, il ne s'agit donc que de marcher, les yeux bien ouverts, avec le courage de ce téméraire qui allait « dans l'immensité noire, portant son cœur comme un flambeau » (1).

***

Venez, Amis.

Voici quelqu'un qui passe.

Celui-là même que Léon Bloy attendit toute sa vie douloureuse.

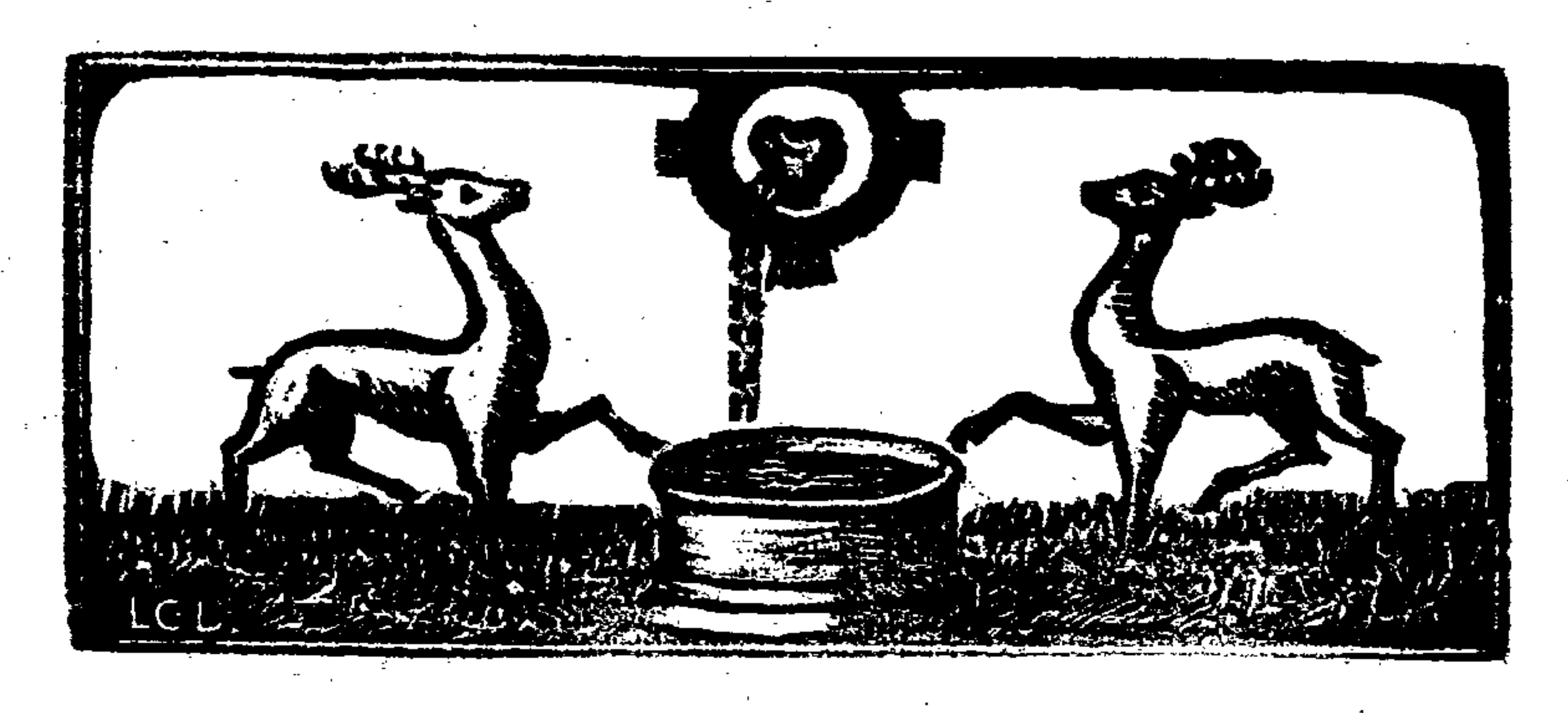
Il porte réellement devant lui le flambeau de son cœur.

La voie qu'Il nous indique, c'est la voie royale de l'Amour, qui est, identiquement, Lui-même.

Félix ANIZAN.

---

(1) *L'Invendable*, p. 25.



L'Iconographie emblématique de Jésus-Christ

LE CERF & LA BICHE

Si l'on ne regarde que le nombre limité des monuments iconographiques qui le représentent, on est autorisé à croire que le Cerf emblématique n'à joui que d'une faveur limitée chez les Chrétiens des trois premiers siècles. Cependant, même à cette époque, il fut certainement l'un des animaux symboliques acceptés, de la façon la plus certaine et la mieux définie, comme image allégorique de Notre Seigneur Jésus-Christ, et du chrétien fidèle.

A ce titre, le *Commentaire du Physiologus*, dit de saint Epiphane, (1) consacre au Cerf un de ses vingt six chapitres en lesquels sont greffés sur les données contestables ou non des anciens naturalistes grecs et latins des développements d'exégèse religieuse. Et les idées relatives au Cerf que le vieux monde présentait au nouveau symbolisme chrétien pouvaient admirablement servir le but didactique et anagogique que celui-ci se proposait d'atteindre.

I. — Le Cerf emblème du Christ combattant.

En effet, naturalistes et poètes anciens : Pline (2), Théophraste (3), Xénophon (4), Elien (5), Martial (6), Lucrèce (7), et bien d'autres ont présenté le cerf comme l'ennemi particulier et implacable de tous les serpents qu'il poursuivrait de sa haine jusque sous terre.

---

(1) St Epiphane, archevêque de Salamine, (310 à 403).
(2) Pline, *Hist. Nat.* VIII, 50.
(3) Théophraste; *Decausis vegetationis,* liv. IV, 10.
(4) Xénophon, *Géoponiques,* XIX, 6.
(5) Elien, *Hist. des Animaux,* XI, 9.
(6) Martial, *Op.* XII, 29.
(7) Lucrèce, *Op.* VI.

En écho à cette antique croyance je reproduis ici un marbre romain du Musée de Naples (1) qui nous montre le



(Fig. 1). *Marbre du Musée de Naples. Art romain pré-chrétien.*

combat du cerf contre le serpent. (Fig. I) : Sous la vigoureuse contraction du reptile qui s'enlace autour de lui le noble animal est tombé sur ses genoux, mais il a pu saisir la tête de son ennemi et l'écrase entre ses dents ; alors, l'étreinte qui l'oppresse se relache, il se relève victorieux : c'est ce qu'indiquent le mouvement de la patte droite de son train de devant et le flottement de la queue du serpent.

A la vérité, sur l'antagonisme de ces deux animaux les Anciens n'ont fait que transposer à notre cerf d'Europe les mœurs d'animaux orientaux d'espèces voisines de la sienne :

En Afghanistan il existerait réellement une variété de cervidés ou de capridés qui font la guerre aux serpents, et même souvent les dévorent. Les Persans nomment ces animaux des *pausens* (2). Les dernier Mazdéens de cette région voient dans le duel du *pausen* et du serpent l'image allégorique de la lutte victorieuse du Principe bon, Ormuzd, contre le Principe mauvais, Ahriman.

Et comme le *pausen* est souvent atteint de calculs du foie ou de la vessie, on le tue pour se les procurer comme des

(1) Cf. M. Albert, in *Revue Archéologique*, 2 Ser. T. XLII (1881) p. 93.
(2) Sf. M. Karil, *Les Afghans*; in *Revue du Monde Catholique*. T. VI (1880), n° 33, p. 401.

talismans précieux contre la morsure des serpents et des scorpions du Péïchawer.

Citant ce passage de l'historien hébreux Josèphe, mort vers 95 de notre ère : « les ibis saisissent les serpents et les dévorent comme font les cerfs » (1), Boissier observé qu'une seule espèce de cervidés paraît avoir cette particularité d'appétit. C'est, dit-il, le *Chevreuil odoriférant* ou *Cerf musqué,* qui vit en Asie. Son odeur étourdit le reptile qui ne se défend pas, ne fuit pas, et se laisse mettre à mort par son impitoyable adversaire (2).

A partir du IV[e] siècle surtout, tous les écrivains mystiques se sont emparés des instincts du cerf musqué et du pausen pour les concéder gratuitement à notre cerf d'Europe, et faire ainsi de lui un opportun emblème de Jésus-Christ. A citer, pour cette époque, saint Ambroise et saint Augustin ; au V[e] siècle, saint Eucher de Lyon; plus tard saint Bernard, saint Bonaventure, saint Brunon d'Asti, Hugues de saint-Victor, et autres. Pour eux, le Cerf emblématique fut l'image du Christ écrasant sous son pied ou broyant dans sa bouche la tête de la puissance infernale. Ainsi nous le montre une mosaïque de St Clément de Rome où nous voyons, au pied de la croix, le serpent qui se développe en un cercle au milieu duquel un Cerf se penche vers sa tête pour l'écraser.

Les Bestiaires, notamment, ces étranges et précieux écrits dérivés de l'antique *Physiologus* applaudirent à ce symbolisme attribué au Cerf, et le redirent unanimement :

« Ne devons mettre en oubliance
Le dit, ne la senefiance
Del cerf, qui estrangement ovre (opère)
Quer il menje la colovre... »,

dit le *Bestiaire Divin* de Guillaume le Normand (XII[e] siècle) ; et il ajoute :

Autresi (ainsi) fist Nostre Seignor
Iésu Crist, nostre Sauveor
Quand les portes (puissances) d'enfer brisa,
Et le Deable défola (écrasa du pied) (3).

Les écrits spéciaux de cette époque médiévale insistent

(1) Josèphe, *Antiquités judaïques, II.*

(2) Cf. Boissier, *Les cerfs mangeurs de serpents,* in *Revue Archéolog.* 4 Ser. T. IX, 1907, p. 224.

(3) *Le Bestiaire Divin de Guillaume, clerc de Normandie.* Edit. Hippeau, p. 277-278.

surtout sur l'ingénieux moyen qu'ils disent être employé par le Cerf pour forcer son ennemi a sortir de son ténébreux repaire :

Ecoutons le *Bestiaire* en prose de la Bibliothèque de l'Arsenal :

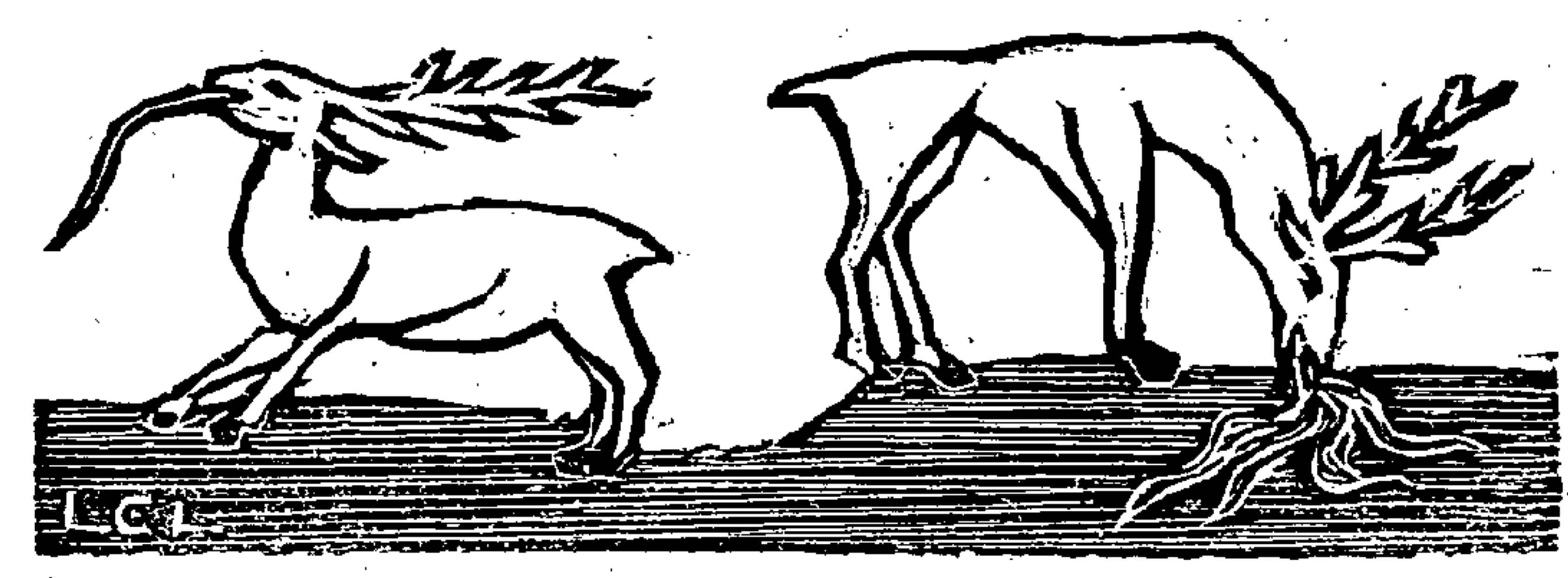
« Li cers est beste de grant sens... de telle nature, se il trovast un serpent en une fosse (en son trou) il iroit et empleroit sa boce pleine d'aighe et l'espandroit el pertuis ou le serpent seroit ens. Et lors, s'en ist le serpens por l'esprit que li cers a en sa bouche, et le trait fors et défoule à ses pieds et ocit. Tot altresi nostre Sire Ihu Crist quand vit le diable abitant en l'umaine nation il espandit la fontaine de sapience en nous... ».

Par ailleurs, un écrit de même époque, mais de l'autre bout de la Chrétienté, le *Bestiaire Arménien* dont le P. Ch. Cahier, S. J. a publié la traduction, nous dit :

« Le cerf est l'ennemi du serpent. Le serpent pour l'éviter va se cacher dans le trou d'une roche. Mais le cerf emplit d'eau sa bouche, et va dégorger dans la fente où s'est réfugié le reptile. Si le serpent, forcé dans sa retraite, vient à quitter son trou, aussitôt le cerf le met en pièces ; s'il demeure il n'échappe pas à la mort, car il est noyé.

« De même, notre Sauveur a tué le démon, le grand dragon, et par l'eau céleste qui avait sa source dans sa divine sagesse, et par son ineffable vertu. Le serpent invisible ne peut tenir contre une eau de cette nature, mais périt aussitôt ». (1).

Le même savant jésuite fait justement remarquer que les



(Fig. II). *Cerfs du* Bestiaire divin *de Guillaume le Normand.*

auteurs du Moyen-âge ont appliqué au Cerf qui chasse ainsi le serpent de son trou, la parole de saint Paul : (2) « Le Seigneur Jésus exterminera l'impie par le soufle de sa bouche » (3).

(1) C. Cahier *Du Bestiaire* in *Nouveaux mélanges archéologiques*. 1874, p. 136.
(2) *St Paul : IIe Ep. aux Thessaloniciens* II. 8.
(3) Cf. C. Cahier *Bestiaires*, in Mélanges archéol. T. III, p. 267.

Je donne ci-contre (Fig. II) un motif tiré d'une miniature d'un manuscrit médiéval du *Bestiaire Divin* de Guillaume de Normandie, dans laquelle nous voyons, d'une part, un cerf jetant l'eau de sa bouche sur le trou du reptile, et, à côté, le Cerf lui brisant la tête entre ses dents.

Une autre miniature de même date, sur le manuscrit du *Bestiaire de l'Arsenal* nous montre le cerf qui vient d'inonder



(FIG. III). *Cerf du* Bestiaire de l'Arsenal.

le repaire du serpent-dragon et qui s'apprête à lui briser la tête. (Fig. III) (1).

*
* *

Faisant ainsi du Cerf l'un des emblèmes du Christ combattant, les anciens firent de l'eau qu'il rejette de sa bouche pour relancer son adversaire, l'image allégorique de la Parole victorieuse du Sauveur, de son Verbe ; c'est pourquoi, après avoir décrit le geste du cerf, Guillaume le Normand ajoute que notre Sire, dans la suite des siècles, occira le diable félon par l'esprit qui jaillira constamment de sa bouche bienheureuse... (2). Et plusieurs des écrivains spirituels ci-dessus nommés ont commenté aussi ce rapprochement entre l'eau buccale du cerf et la divine Parole du Sauveur.

*
* *

Comprend-on maintenant l'existence des nombreuses variétés d'amulettes formées des « issues » du cerf, et utilisées

---

(1) *Ibid.* T. II. Pl. XXII.

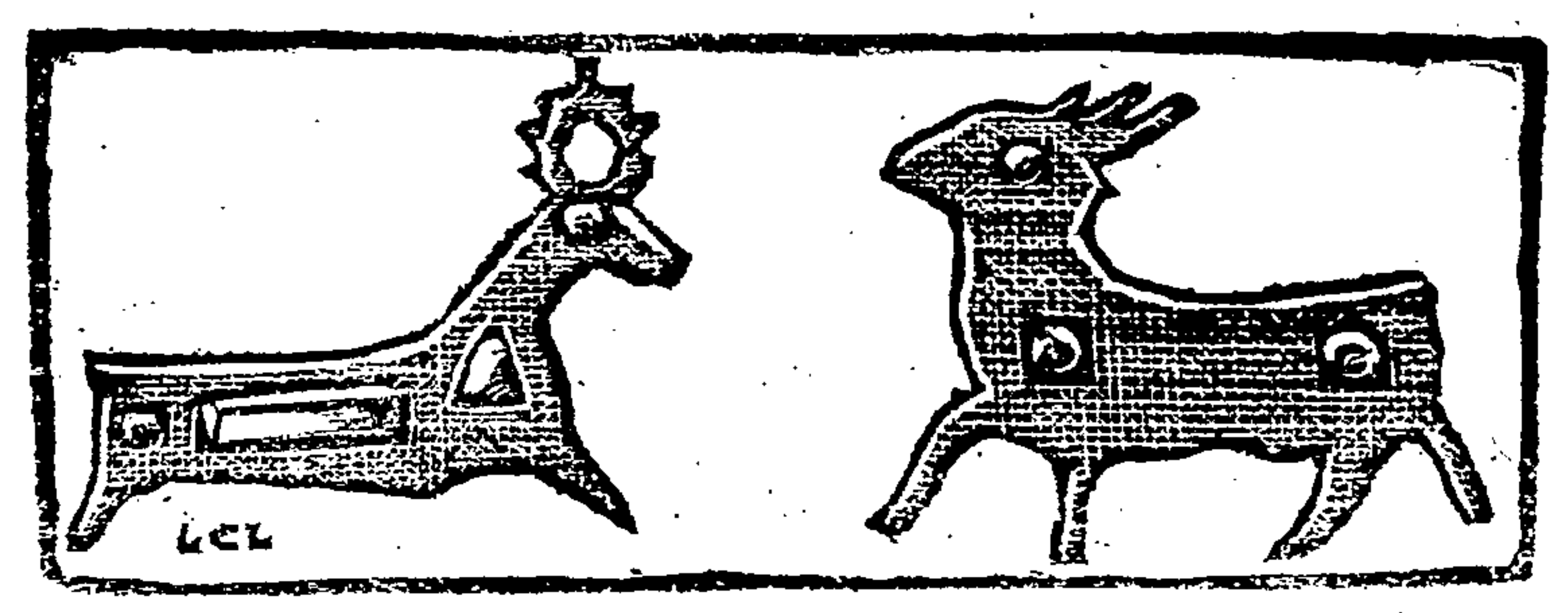
(2) *Le Bestiaire divin.* Edition Hippeau, p. 279.

jadis à l'encontre des venimeux serpents terrestres et du Serpent infernal ?

Au Ier siècle de notre ère, Pline conseillait gravement, comme refuge assuré contre les serpents, de dormir sur une peau de cerf, ou de s'oindre de la présure d'un faon tué dans le sein de sa mère. (1).

Dans l'Inde, les anciens Brahmanes formaient avec de la corne de cerf calcinée, un conglomérat qu'ils nommaient « pierre serpentine », et qui protégeait, disaient-ils, contre les reptiles (2) ; ce qui se rapproche de l'utilisation, dans le même but, des calculs de foie du *pausen* dont il est ci-dessus question.

Mme Félicie d'Ayzac a cité, pour la France, toute une suite d'objets de ce genre : amulettes de corne et de dents de cerf,



(Fig. IV). *Agrafes en forme de Cerfs.*

Angers — *bronze et grenats.*

Poitiers — *bronze et malachites.*

VI-VIIIe s.

vêtements de poil ou de cuir, drogues composées de graisse, de moelle ou de sang de cerf mêlés d'estragon, de sariette, de myrthe, etc., etc. Le tout à l'encontre de toutes bêtes venimeuses (3).

Une formule magique de conjuration, et sans doute fort ancienne, tirée du traditionisme suisse (4), que cite Boissier (5), avait le même but qu'ont bien pu viser aussi les médaillons ou bijoux anciens qui portent l'image du cerf, et dont le caractère religieux et cynégétique n'est pas apparent (Fig. IV).

II. — Le Cerf et la Lumière.

Une conception que je crois plus ancienne en Europe que

(1) Pline. *Hist. Natur.* VIII, 50 et XXVIII, 42.

(2) Cf. R. P. Feyjoo, *Lettres érudites* ; Ap. Landrin, *Dict. de Minéralogie*. p. 335.

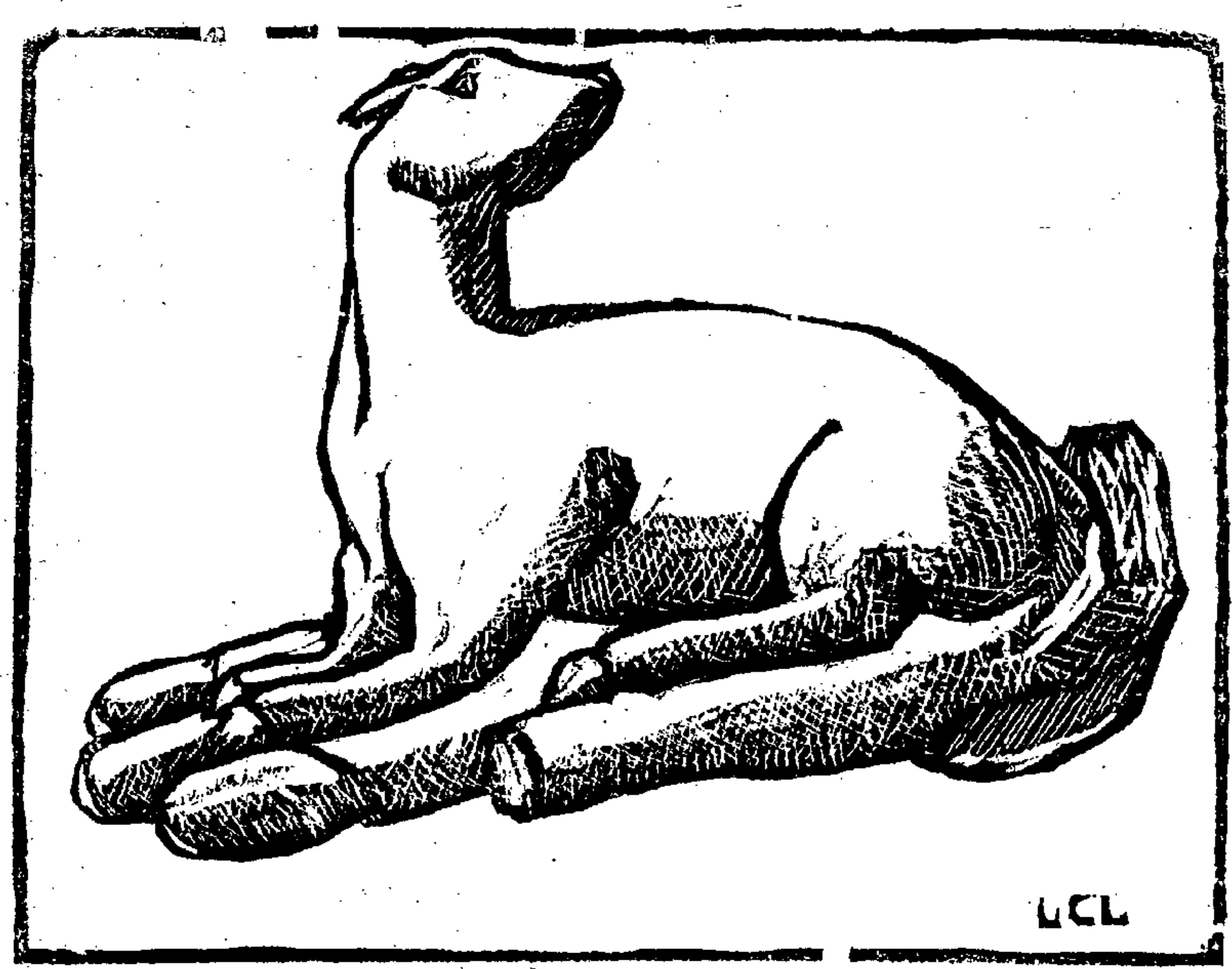
(3) F. d'Ayzac, *Iconogr. du cerf*, in *Revue de l'Art chrétien*, T. VIII, (1864), p. 543

(4) *Archives suisses des Tradit. populaires*, Ann. 1908, 2 Liv., p. 109.

(5) Boissier, *Revue Archéolog.* 1908, p. 424.

les traditions relatives à la haine du Cerf pour le serpent, mettait le premier des deux en relation avec l'idée, ou si l'on veut, avec le culte de la Lumière.

L'art pré-mycénien nous montre en effet assez souvent le cerf attelé au char solaire, et il semble, dit Déchelette (1), que la mythologie grecque ait connu le souvenir de ce privilège que le cerf partagea avec le cheval, puisqu'elle le consacra à la divine Arthémis, sœur d'Apollon, née avec lui en l'île de Délos, et qui participait à sa nature.



(FIG. V). *Le Faon sur la main d'Apollon Art grec ancien.*

Par ailleurs, nous savons que le faon du cerf et de la biche fut l'un des attributs d'Apollon, le dieu de lumière lui-même, et Pausanias parle de statues de ce dieu qui le montraient portant un petit faon dans sa main (2). Vers la fin du siècle dernier, et comme pour appuyer le vieil historien grec, on découvrait à Tralles la main de bronze d'une statue d'Apollon avec, sur sa paume étendue, la statuette d'un faon couché (3) (Fig. V).

En Orient, un parallélisme certain relia le combat d'Or-

(1) J. Déchelette, *Le culte du Soleil, aux temps préhistoriques*, in *Revue Archéolog.* T. XIII (1909), p. 314.

(2) Pausanias, *Voyage historique.*

(3) Cf. *Institut de correspond. hellénique*, séance du 21 mai 1876, et *Revue Archéol.* 2 Ser. T. XXXIII (1876), p. 291.

muzd et d'Ahriman à celui du Soleil et de la Nuée, au combat aussi du Pausen et du Serpent ; ce dernier animal, chtonien et ténébreux, fut dans tout le vieux monde l'hiéroglyphe de l'ombre dangereuse et des mystères souterrains.

Dans la mythologie de la Grande Grèce et du monde romain nous voyons Cadmos qui tue le Serpent-dragon, puis Apollon qui met à mort le python pour lui ravir le trépied prophétique. Sur un cratère grec du Musée du Louvre, l'artiste céramiste a bien eu soin de figurer une partie du disque du soleil rayonnant au-dessus du Cadmos qui brandit son arme sur le vaincu, et ailleurs Apollon ne lâche la sienne que pour prendre dans sa main, étant vainqueur, le faon timide du cerf.

Les mêmes rapports d'idée ont-ils existé dans la primitive mystique chrétienne entre le combat du Cerf-Christ, qui est « la Lumière du Monde », et le Serpent-Satan qui fut toujours dans la pensée et dans le vocabulaire chrétien « le Prince des Ténèbres » ? Les débuts de notre symbolisme chrétien n'ont pas encore été suffisamment observés ni assez scientifiquement étudiés pour qu'il soit possible de répondre encore, avec certitude, ni oui, ni non.

III. — Le Cerf et les chasses légendaires.

Toute manifestation du Christ aux hommes, toutes et chacune de ces épiphanies intimes, si fréquentes dans la vie des âmes, sont des illuminations de grâce, des dons de connaissance et de lumière spirituelles dont il favorise celles qu'il lui plait de choisir et d'attirer plus près de Lui :

Dans la « Légende dorée » de la seule hagiographie occidentale plusieurs scènes de chasse, très connues, nous montrent Jésus-Christ empruntant la forme du cerf pour se manifester ainsi à des âmes d'élite. Les plus populaires sont les chasses de saint Hubert et de saint Eustache.

Voici ce qu'un très vieux récit de France raconte sur le dernier de ces deux saints : Il était un païen nommé d'abord Placide, vertueux, du reste, et rempli de bonté pour tous les malheureux. Un jour qu'il chassait avec quelques amis, ils lancèrent ensemble une troupe de cerfs superbes. Bientôt, quittant ses compagnons, Placide se jeta éperdument à la poursuite du plus grand et du plus beau des cerfs qui s'était séparé du reste de la bande.

Et voilà qu'au bout d'une course folle le cerf s'élança soudain sur le sommet d'un rocher, et là, se retournant vers le chasseur, lui dit : « Placide, pourquoi ne pas me suivre sur les hauteurs ? Je suis le Christ qui t'aime et que tu sers sans le connaître encore : tes aumônes, ton esprit de justice me

plaisent et c'est pourquoi je me suis fait Cerf magnifique pour t'attirer à moi ».

— « Seigneur, si vous êtes ce Christ dont on parle tant, répondit Placide, expliquez vos paroles, et je croirai en Vous ».

Et le Cerf divin répondit : « Je suis le Christ. C'est moi qui ai fait le ciel et la terre, et le soleil et la lumière et les saisons. J'ai tiré l'homme du limon terrestre, et, plus tard, pour le sauver de ses iniquités, j'ai pris chair d'homme, suis mort en croix; et puis, après trois jours passés dans l'ombre du sépulcre, j'ai repris la vie pour toujours. Et maintenant je t'attends ; viens à moi, Placide : je suis le Christ ! ».

Et voilà qu'aux yeux ravis du bon païen, le Cerf grandit immensément et se fondit bientôt dans l'éblouissement d'une lumière intense. Et, dans cette lumière, apparaissait à son tour un homme crucifié dont les quatre membres et le Cœur saignaient... Peu à peu, le rocher reparut dans son âpre nudité de toujours, et Placide s'en fut ; puis abandonnant tout, et jusqu'à son premier nom, se donna tout entier au Christ qui, par la voix du Cerf merveilleux, avait illuminé son âme.

La légende de la chasse de saint Hubert que rapportent Beile, Surius, Malanus et autres anciens auteurs, et que raconte si bellement la grande frise, sculptée à la fin du XVe siècle au portail de la chapelle royale du château d'Ambroise, n'est que le double de la légende de saint Eustache. Tous les artistes de l'ancienne France qui les ont voulu représenter l'une et l'autre ont placé entre les bois du cerf l'image du Crucifié divin afin de bien exprimer la substitution de l'un à l'autre.

Et ce détail rappelle qu'un jour saint Félix de Valois, voulant se désaltérer à l'eau d'une fontaine à demi-glacée, vit apparaître sur l'autre bord un beau cerf qui portait dans sa ramure une croix mi-partie rouge et mi-partie bleue. Bientôt, sous les efforts de Félix, la froide fontaine au Cerf vit naître, près d'elle, l'abbaye de Cerfroid, et la croix rouge et bleue du Cerf devint l'insigne de l'Ordre des moines Trinitaires fondé par Félix à Cerfroid pour la rédemption des captifs. (1).

Dans tous ces récits, le Cerf s'affirme comme la forme empruntée par le Sauveur pour se manifester à des âmes terrestres et les éclairer sur ce qu'il attend d'elles : Les bijoux anciens qui portent une « rencontre » de cerf avec le crucifix sur le front, ou le monogramme du Christ dans sa ramure ou bien au-dessus d'elle (2) (Fig. VI) ne sont que les hiéroglyphes de ces manifestations de la lumière surnaturelle.

---

(1) Cf. G. M. Zadac, in *La Science Historique*, 1927, p. 37,39.

(2) Tapisserie d'Akmimo sur le Nil, IIIe IVe siècle. Cf. Dom H. Leclercq. *Dict. d'Arch. chrét.* T. I, vol I, col. 1052.

LE CERF ET L'HERESIE.

L'héraldiste français O'Kelly de Galway dont l'œuvre, très inégale en ses diverses parties, prouve au moins qu'il a connu certaines traditions anciennes fort oubliées, dit que le Cerf fut,



(FIG. VI). *Le Cerf et le Monogramme sacré sur la tapisserie chrétienne d'Akmin (Egypte).* IIIe *ou* IVe *s.*

jadis, « un symbole du Sauveur basé sur la haine de cet animal contre le serpent, type de *l'hérésie* » (1).

O'Kelly ne nous dit point comment l'idée d'hérésie est venue prendre place dans le symbolisme du Cerf; ne serait-ce point à cause de l'antique idée de lumière attachée à lui, et que l'hérésie, dont le serpent fut en effet l'un des emblèmes, est en réalité une ombre malfaisante jetée sur la pure lumière de la vérité doctrinale, une ombre de mort pour les âmes que le Christ, par son église, combat toujours victorieusement ?

Mamachi (2) est le plus satisfaisant quand il rappelle qu'en raison de la rapidité de la course du cerf devant les chasseurs, cet animal fut pris par les fidèles des premiers siècles comme emblème de ce qu'ils devaient croire et faire à l'encontre de l'hérésie des Cataphrygiens qui soutenaient qu'un chrétien n'a pas le droit de fuir devant le martyre quand il le peut sans

(1) O'Kelly de Galway, *Dict. de la Science du Blason*, p. 115.
(2) Mamachi, *Origines Chrétiennes*, III, c. 89.

renier sa foi, erreur à laquelle Tertullien lui-même a prêté l'appui de son grand talent. (1).

Mais en cette occurence le Cerf n'est que l'image du chrétien prudent et non du Christ ; ajoutons aussi que le cerf sait bien souvent mourir en beauté, tête aux chiens.

LE CERF ET L'IDEE D'ABONDANCE.



(Fig. VII). *Partie d'une sculpture gauloise du Musée du Luxembourg.*

Chez les Gaulois, au temps du druidisme, le dieu Cernunnos était le mythe auquel les hommes demandaient tous les biens; et l'image de ce dieu de l'Abondance le montrait, le plus souvent, sous une forme humaine surmontée d'une forte ramure de cerf.

Ainsi voit-on Cernunnos sur un autel gaulois de Paris (2), et sur une autre sculpture de Reims. A l'époque gallo-romaine, le dieu apparaît parfois avec la corne d'abondance et la patère (3). Enfin, une stèle du Musée de Luxembourg, de cette même époque gallo-romaine où la richesse se concrétisait définitivement surtout dans le numéraire métallique (4), représente, non plus Cernunnos homme cornu, mais le Cerf lui-même, son emblème, jetant par sa bouche une pluie de pièces de monnaie (Fig. VII). On voit que l'idée avait glissé du dieu cornu à l'animal qui, d'abord ne lui prêtait que sa ramure.

Quand on sait combien les traditions celtiques ont été tenaces en notre race et dans ses coutumes, (au point qu'elles se retrouvent encore dans les nôtres), on peut se demander avec raison si les populations chrétiennes des temps mérovingiens, qui ont usé maintes fois de l'image du Cerf comme emblème du Christ, ne l'ont parfois considéré avec un regard

---

(1) Tertullien, *De coron. milit.* c. I. — Cf. Martigny, *Dict. des Antiquit. Chrét.* p. 136.

(2) Cf. Camille Gullian, *Gallia* p. 217.

(3) Cf. G. Welter, *Une nouvelle forme de Cernunnos.* in *Revue Archéolog.* 4 Sér. T. XVII (1911) p. 55.

(4) A Reims Cernunnos encorné de bois de cerf vide un sac de grain, autre emblème d'abondance. Cf. G. Dottin. *La Religion des Celtes,* p. 20.

chargé du reflet des vieilles croyances qui l'avaient promu à la fonction de distributeur des biens de ce monde. L'iconographie ancienne, qui a soulevé pour nous assez largement le pan du voile au-dessus des pensées des hommes d'autrefois, ne nous a pas encore tout montré, et nous ne tenons encore d'elle aucun document probant sur la possibilité que je me permets d'exposer ici : Ce sera peut-être son cadeau de demain.

LE CERF ET LA VIE.

Le Cerf partage avec le Taureau et le Bélier l'honneur de représenter Jésus-Christ dans sa triple qualité de Père, de Chef, de Guide vigilant du troupeau chrétien composé de l'Eglise, son Epouse, et de leurs enfants.

Son attitude en forêt autorise en effet ce symbolisme ; il est parfait quand, en tête de sa harde de biches et de faons qui sont son amour et son sang, il va sous bois, le regard en éveil et l'oreille attentive, prêt à prévenir ceux qu'il aime au moindre danger.

LE CERF EMBLEME DES APOTRES.

Dès le IV[e] siècle, saint Jérôme (1) compara au Cerf, à cause de la rapidité de sa marche, non seulement saint Paul, le grand voyageur apostolique, mais tous les premiers prédicateurs de l'Evangile, et fit du cerf l'emblème de l'activité que doivent avoir tous ceux qui se consacrent aux travaux de l'apostolat.

Cette conception persista longtemps chez les auteurs spirituels ; c'est ainsi que nous la retrouvons au VII[e] siècle dans Bède le Vénérable (2) et plus tard dans des œuvres de saint Brunon d'Asti (3) et de ses contemporains.

LE CERF EMBLÈME DE L'AME CHRETIENNE. — LA SOIF ARDENTE DU CERF.

Les premières paroles du Psaume XLII[e] (4) imposèrent à l'antique symbolisme chrétien l'image du Cerf comme l'emblème de l'âme fidèle qui aspire vers Dieu : « Comme le cerf altéré aspire après les sources d'eau — ainsi mon âme soupire après toi, ô mon Dieu ! — Mon âme a soif du Dieu vivant ! ».

Et les artistes penchèrent les lèvres du Cerf vers les ondes

(1) St Jérôme, *In Isaïam*, c. XXVIII.
(2) Bède, *In Psalm.* XXVIII.
(3) St Brunon d'Asti. *De novo mundo, et In Genes.* XLIX, 6.
(4) *Ps.* 41 *de la Vulgate*, v. I et 2.

du Jourdain, où Jésus reçoit le baptême de Jean, ainsi qu'on le voit sur une fresque de la catacombe romaine de Pontien (1) ; ou bien ils le courbèrent sur la vasque eucharistique toute remplie du sang « du Dieu vivant » (Fig. VIII) (2) ; on les inclinèrent vers les quatre sources qui jaillissent du monticule de l'Agneau, ainsi qu'on le voit sur un précieux sarcophage de Marseille (3).



(Fig. VIII). *Lampe chrétienne de Carthage. Epoque romaine.*

Dans toutes ces œuvres de l'art chrétien des cinq premiers siècles, c'est d'abord la soif de l'approche de Dieu par la purification baptismale que nous voyons symbolisée; puis la soif aussi, d'une union plus intime par la participation au Sang eucharistique. Le premier de ces deux désirs fut plus particulièrement exprimé dans la décoration des Baptistères par l'image du Cerf buvant, comme à Valence (4), à Salone (5), etc., où il est l'emblème certain du Catéchumène admis, selon son ardent désir, à la réception du baptême. Ailleurs et surtout dans l'art médiéval d'Occident, le Cerf penché sur le vase eucharistique ou sur la source vivifiante personnifie la *Dévotion* et son ardent désir d'union à Dieu (6).

LES « POURSUITES » ALLEGORIQUES DU CERF.

Un thème iconographique, d'époque mérovingienne et qui paraît avoir été plus particulièrement répandu dans la région de l'Aquitaine-Seconde ; diocèses de Poitiers, Angers, Nantes, Tours, Angoulème, Saintes et Bordeaux, nous montre la figure d'un Cerf, poursuivi par des chiens, sans chasseur, et qui fuit, vers une croix derrière laquelle se courbe la palme, récompense des victorieux (Fig. IX).

---

(1) Cf. Dom Leclercq, in *Diction. d'Archéolog. Chrét.* T. II, vol. II, col. 3.301.

(2) Cf. P. Delattre, *Lampes chrétiennes de Carthage*, in *Revue de l'Art Chrét.* ann. 1891, p. 139, n° 90.

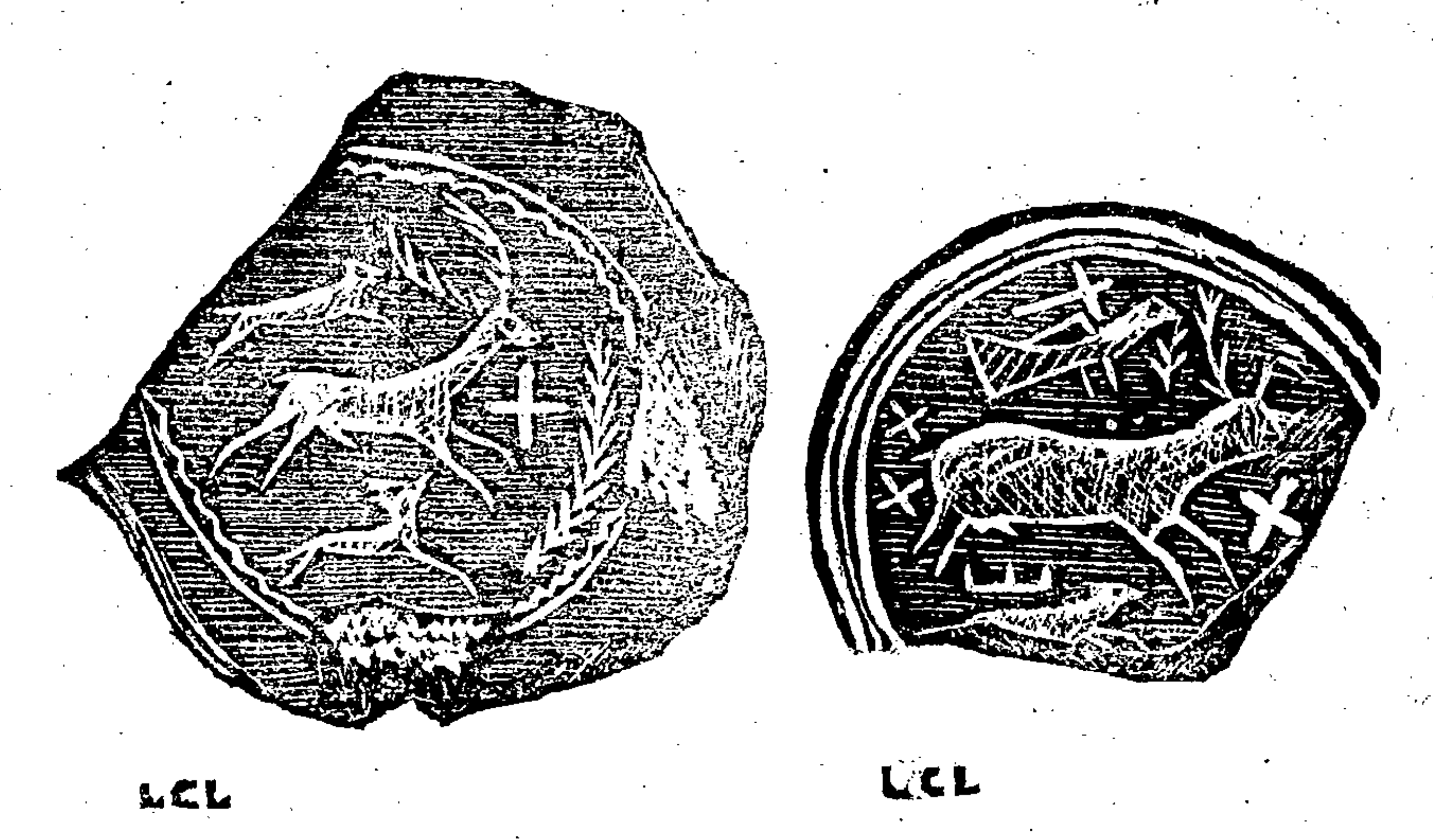
(3) Cf. Milin, *Midi de la France*, Pl. LIX, n° 90.

(4) Cf. D. Leclercq. *Op. cit.*

(5) Cf. Mgr. Barlieu de Montault, *Bibliographie*, in *Revue de l'Art Chrétien* 1883, (tiré à part, p. 9).

(6) Cf. B. de Montault, *Traité d'Iconographie chrétienne*, T. I. Liv. V. p. 207.

Ce sujet décore, d'ordinaire, le médaillon central de petits plateaux de terre cuite dont la fabrication semble aller du Ve siècle au VIIe; il exprime, si l'on veut, la victoire de l'âme sur le mal par la fuite des agents du péché, ou mieux encore



(Fig. IX). *Deux « poursuites » du Cerf. Collection Parenteau. (V-VIIe s.)*
Nantes — *Rezé en Nantais*

la poursuite de l'âme chrétienne par toutes les tentations, par toutes les épreuves de la vie figurées ici en accord avec l'expression de David : « Mes ennemis m'ont environné comme une bande furieuse de chiens », poursuite contre laquelle il n'y a pour l'âme de sûr et victorieux refuge que dans le Christ-Sauveur figuré ici par sa croix qui conduit à la palme : « Fuis, mon Bien-Aimé, dit l'Epouse du Cantique, cours et sois ainsi semblable aux jeunes cerfs sur les montagnes où croissent les baumiers (1).

Mais l'âme n'est point délaissée de Dieu pendant l'épreuve ; c'est pourquoi plusieurs représentations de la poursuite du Cerf nous montrent à côté du fugitif, soit le monogramme du Christ (2), soit la Colombe, son pacifique emblème (3), soit le Soleil divin au centre duquel rayonne le monogramme du Non sacré, X sur P, XPistos (4).

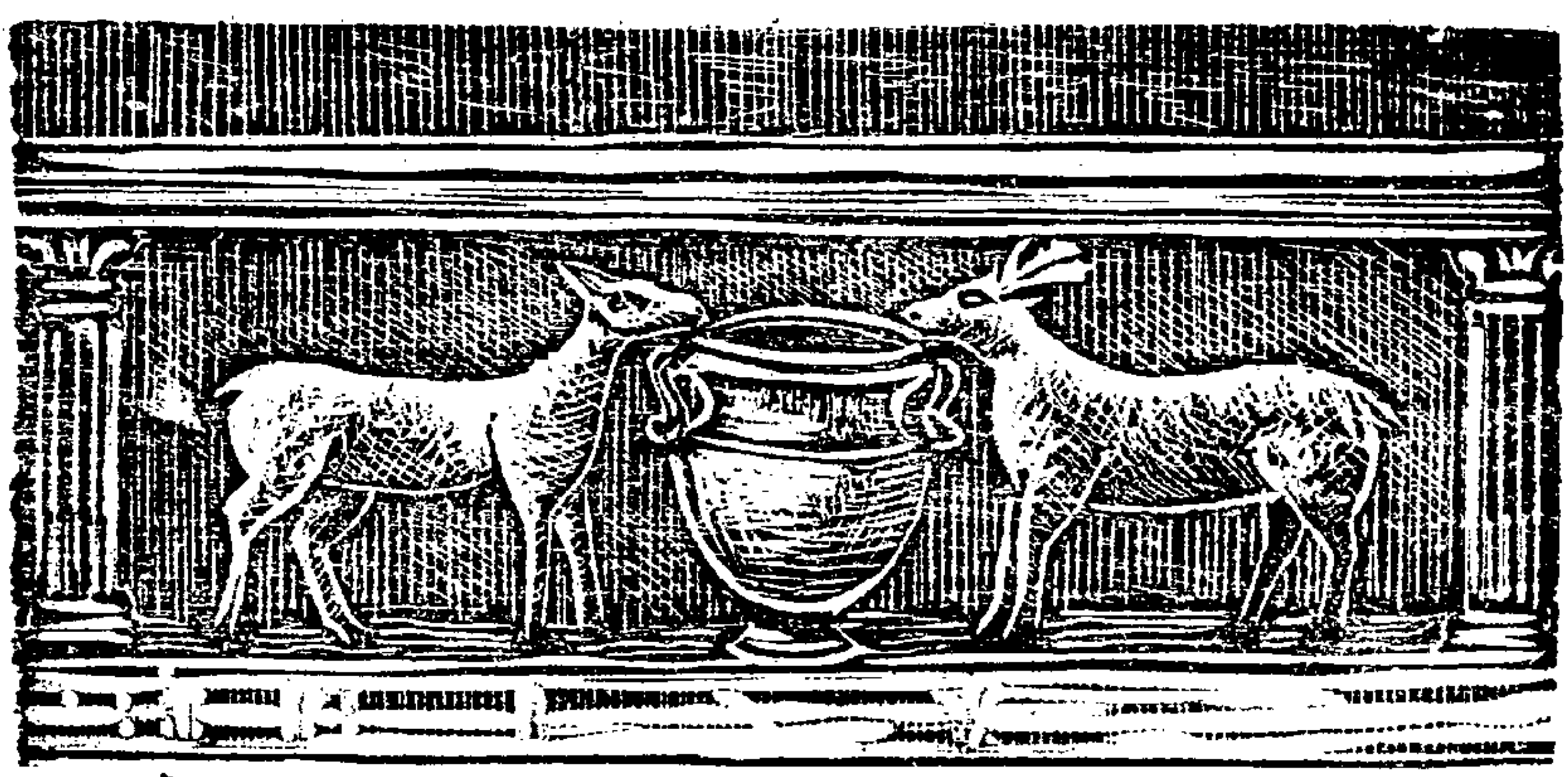
(1) Salomon, *Cantique des cantiques,* VIII, 14.
(2) Bordeaux, Cf. Camille Jullian, *Inscription romaine de Bordeaux,* T. II, p. 58.
(3) Nantes et Rezé, cf. F. Parenteau. *Catalog. raisonné de l'Exposit. de Nantes,* 1872. Pl. XI ; et *Inventaire Archéolog.* p. 44, pl. XXI, nos 2 et 10.
(4) St. Just. sur Dive M. et L. Cf. L. Ch. L. *dessin inédit.*

AUTRES FIGURATIONS EMBLEMATIQUES DU CERF-FIDELE.

Tout le long du cours des siècles les artistes chrétiens se sont servis du Cerf, en diverses manières pour représenter l'âme fidèle : A l'Ermitage de San-Bandelio, X-XIe siècle, le Cerf s'avance vers la roue mystérieuse du Christ-Soleil ; au-dessus de la porte de l'église abbatiale de Saint-Jouin de Marnes (Deux-Sèvres), XIIe siècle, deux Cerfs goûtent le fruit de l'Arbre de Vie ; un petit sceau du XVe siècle, mis en vente à Vichy, en 1924, portait le Cerf blessé d'une flêche partie du ciel, image de l'amour ou de la grâce de Dieu ; et ce même sujet décore également une bague mérovingienne de la collection Parenteau, à Nantes (1); une image peinte, du XVIIIe siècle, appartenant à M. Claude de Monti, comte de Rezé (1918) montre le cerf couché dans les fleurs, au pied d'une croix : C'est l'emblème de la tranquillité en Dieu, le plus précieux des bonheurs de ce monde !

SYMBOLISME DE LA BICHE ET DU CERF REUNIS :

Après l'art du paganisme qui l'avait attachée au char de Diane, le très ancien symbolisme chrétien s'est occupé de la Biche en même temps que du Cerf.



(Fig. X). *Le Cerf et la Biche. Sarcophage de Ravenne* (IVe-Ve s.)

Il fit même de l'une, en même temps que l'autre, l'image du Christ combattant le Serpent maudit. Et Rhaban-Maur, au IXe siècle, en exposait la raison en se basant sur ce passage de saint Grégoire : « C'est la coutume de la Biche d'exterminer

(1) Parenteau, *Invent. Archéolog.* p. 56, Pl. XXVIII, n° 18.

tous les serpents qu'elle rencontre et de les mettre en pièces avec ses dents » (1).

Réunie au Cerf, nous voyons la Biche boire avec lui au fleuve de vie qui coule aux pieds de l'Agneau divin, ainsi nous les montre une cassette d'argent trouvée dans le sol de l'église primitive d'Ain-Zizara (Tunisie), III[e]-IV[e] siècle (2). La même scène est interprêtée sur la grande sculpture d'un très beau sarcophage de Ravenne où le couple gracieux se désaltère au liquide vivifiant d'un imposant canthare (3) (Fig. X).

Dans l'une et l'autre de ces deux pièces d'art nous lisons le plus bel emblème de la vie conjugale et chrétienne qui ait été conçu : l'époux et l'épouse puisant le réconfort à même source de foi, et demandant ensemble le bonheur au Christ, unique et vraie source de vie, de sagesse, de justice, de douceur et de paix ; le bonheur terrestre, qu'en attendant l'autre, de hautes âmes qui le veulent savent trouver en Lui, dans la vie à deux, au-dessus, et voire même à l'encontre des ordinaires cupidités et des orgueils vulgaires, et jusqu'au milieu des épreuves.

L'art du second millénaire a délaissé cet éloquent et bel emblème : l'art d'aujourd'hui s'honorerait en le reprenant.

L. CHARBONNEAU-LASSAY.

Loudun (Vienne).

« Au lieu de nous lamenter sur l'état misérable de nos paroisses, tournons-nous résolument vers le Sacré-Cœur ; soyons décidés à l'honorer, à l'aimer, à le servir de tout notre cœur. »

R. P. TEXIER.

(1) Rhaban-Maur, *In Hierem. Comment.* VII, 14.

(2) *Lettre de J. P. d'Olivier à Pécrèsc, in Mém. de la Soc. des Antiq. de France.* Ann. 1903, p. 35.

(3) Cf. H. Leclercq. *Manuel d'Archéolog. Chrét.* T. II, p. 310.



EN FAMILLE

ÇA ET LA.

« *Le Patriote de l'Ouest* » seul journal français de la Saskatchewan (Prince-Albert, Canada) dans son numéro du 1er Septembre 1926, a publié l'article suivant du R. P. Auclair, O. M. I. sur le « *Rayonnement Intellectuel du Sacré-Cœur* ».

UNE ŒUVRE DE LUMIERE ET DE CONQUETE.

Cette œuvre de lumière et de conquête, c'est celle de la Société du « *Rayonnement Intellectuel du Sacré-Cœur* » que son fondateur même, un modeste religieux doué des plus belles qualités de l'écrivain et de l'orateur, le R. P. Félix Anizan, O.M.I., a révélée ces derniers temps, à divers auditoires de l'Ouest canadien.

Le mouvement est parti de France et il ne s'arrêtera plus. Il fera le tour du monde, non pas à la façon d'une traînée de poudre qui brille et s'éteint aussitôt, mais à la façon de l'aube du matin qui grandit et devient le plein jour, au grand soleil.

C'est commencé déjà, même chez nous.

Rayonnement sur les âmes, de Celui qui est « la lumière du monde », de Celui qui est « la Voie, la Vérité et la Vie » ; les œuvres vraiment catholiques, celles qui portent le cachet de Dieu, sont toujours des œuvres de vie, de lumière et de conquête.

Elles naissent d'un acte de foi audacieux, dans l'obscurité et la pauvreté, dans le silence, la souffrance et la prière, souvent dans le recueillement d'une retraite fermée et elles s'épanouissent au soleil de la charité.

C'est l'histoire d'œuvres mondiales, comme les congrégations religieuses, la Propagation de la Foi, les Congrès Eucha-



ristiques, la Saint Vincent de Paul. C'est l'histoire, chez nous, des œuvres de presse catholiques, des œuvres de jeunesse, des syndicats catholiques, des voyageurs de commerce, de nos associations catholiques et nationales, de notre Ligue des institutrices catholiques, et de tant d'autres œuvres qu'il serait trop long d'énumérer.

POUR RECHRISTIANISER LA PENSEE.

L'œuvre dont nous voudrions dire un mot ici, porte bien le cachet d'une œuvre de Dieu : avant tout lumière et conquête. Elle n'aspire à rien moins qu'à reconquérir au Christ la pensée en la mettant dans le rayonnement du Sacré-Cœur.

Une revue de solide doctrine dont le titre même est un acte de foi au règne universel du Sacré-Cœur — Regnabit ; Il règnera — a ouvert la voie.

Fondée à Paris au lendemain de la guerre, cette revue groupa bientôt une pléiade de collaborateurs remarquables et obtint un merveilleux succès de diffusion dans les milieux d'élite, non seulement de France, mais des divers pays du monde.

De l'étude approfondie du Sacré-Cœur considéré comme le centre du plan divin, est née la conviction que le principal effort de l'apostolat de notre temps doit avoir pour objectif « *de conquérir ou de reconquérir pour le Christ la pensée humaine* ».

« On se demande souvent, écrit le R. P. Anizan, d'où vient le succès des ennemis du Christ. Il vient, pour une très grande part, de ceci : qu'ils portent, eux, tous leurs efforts à conquérir la pensée humaine... Les ennemis du Christ ne dépensent guère d'argent à bâtir des monuments ou à dresser des statues. Mais ils en dépensent beaucoup en journaux, en tracts, en conférences. Leur objectif essentiel a été, chez nous, de déchristianiser la pensée en laïcisant l'école. Leur mot d'ordre, c'est la pensée d'abord. Ils savent que ceux-là seront les maîtres de la société qui seront les maîtres de la pensée humaine... Le mal essentiel, c'est que la pensée se déchristianise. C'est donc à rechristianiser la pensée que doivent tendre nos premiers efforts ».

Voilà, assurément, une œuvre qui répond bien aux besoins de notre temps.



UNE SOCIETE A ENCOURAGER.

Une société vient de se fonder pour sa mise à exécution, qui porte le titre expressif de Société du « *Rayonnement intellectuel du Sacré-Cœur* ».

De fondation toute récente, cette Société, qui se recrute chez ceux qui ont à cœur le salut des âmes, compte déjà les adhérents dans toutes les parties du monde. On remarque dans le comité de patronage des évêques de France, du Canada, de l'Amérique du Sud, de l'Afrique, de l'Océanie. On y trouve des professeurs de séminaire, des missionnaires, des directeurs de maisons d'éducation, des professeurs laïques, des écrivains, des journalistes, des conférenciers, des artistes.

Par le moyen de conférences, de congrès, de représentations artistiques, par la presse, par le radio, par tous les moyens modernes de propagande, cette Société veut faire rayonner sur le monde la plus noble de toutes les idées : celle de l'Amour vivant, l'amour du Sacré-Cœur, qui nous apprend à aimer.

Elle doit lancer prochainement une grande campagne de souscription pour établir en France un poste puissant de radio catholique qui atteindra tout ce pays et la plus grande partie de l'Europe. En d'autres pays ses moyens d'action varieront selon les circonstances et les besoins.

Le programme est immense puisqu'il embrasse tout le domaine de la pensée. Il ne se réalisera ni dans un jour ni dans un an, mais il se réalisera, car il est bien dans le sens voulu par Dieu. Des âmes généreuses surgiront de partout pour s'y dévouer et le mettre à exécution. La générosité catholique est une puissance illimitée qui ne demande qu'à recevoir une orientation pour accomplir des prodiges.

Il se réalisera chez nous. Il le faut.

L'Ouest canadien doit une particulière gratitude au R. P. Anizan pour le bien immense que sa parole si apostolique et si convaincante aura produit chez nous. Avec un zèle infatigable, il a prêché sans interruption, depuis quelques semaines, des retraites aux prêtres, aux communautés religieuses, il a donné des conférences à des auditoires laïques. Avec une facilité aimable, une bonté toujours souriante, une éloquence de lumière et de feu, il a gagné tous les esprits et tous les cœurs



à l'apostolat du Sacré-Cœur. Il a semé à pleines mains le bon grain de l'Evangile dans les âmes recueillies.

Bientôt Ottawa, Montréal et Québec auront la visite de cet apostolique initiateur de la Société du « *Rayonnement intellectuel du Sacré-Cœur.* » Il faut que la moisson lève et qu'elle soit abondante. Il faut que le Canada fasse sa part généreuse dans cette œuvre universelle de conquête de la pensée au Cœur de Jésus, Vérité et Amour.

A.-F. Auclair. O. M. I.

Le R. P. Henry, a reçu de Mgr Ruch, évêque de Strasbourg, au sujet de son livre : Le Prêtre héraut du Sacré-Cœur, *la lettre suivante que nous sommes heureux de reproduire ici :*

Strasbourg, le 20 août 1927.

Bien cher et Révérend Père,

Dieu est amour. Le prêtre et l'homme de Dieu. Il est donc aussi le *héraut du Sacré-Cœur,* de la dévotion à l'amour vivant et sans bornes du Christ Jésus pour l'humanité et pour les deux autres augustes divines Personnes.

Ah ! vous avez mille fois raison de souhaiter que le prêtre *étudie cet amour, prêche cet amour, oriente les âmes vers cet amour, parle de cet amour aux petits enfants, institue les œuvres de cet amour, fasse de toutes ses entreprises des œuvres d'amour, enfin qu'il aide l'Amour du Sauveur à réaliser sans cesse de nouvelles merveilles d'amour.*

Vous ne vous contentez pas d'exprimer ces vœux, vous essayez de les réaliser. Votre âme débordante depuis longtemps, — il m'en souvient, — du saint amour, s'efforce de le répandre. Pour réussir, elle découvre, elle emploie les arguments les plus forts et les plus touchants, elle invoque les plus hautes, et les plus saintes autorités.

Que votre livre obtienne le succès désiré. Qu'il contribue à puissamment accroître le nombre des prêtres *hérauts du Sacré-Cœur,* messagers, instruments, soldats, victimes du divin Amour.

Veuillez croire, bien Révérend Père, à mon religieux respect, à mon affectueux dévouement en N.-S.

† CHARLES, *évêque de Strasbourg.*



LES ÉPHÉMÉRIDES DU CŒUR DE JÉSUS

MOIS DE NOVEMBRE

1er NOVEMBRE

1er Novembre 1899. — Mgr. Streicher, Vicaire apostolique, consacre l'Ouganda au Cœur de Jésus.

Cette Mission est bien un des joyaux du Sacré-Cœur. Le premier Vendredi du mois y est célébré à l'égal d'une grande fête, les communions y sont fréquentes, le scapulaire en singulier honneur. L'Œuvre de l'Intronisation est depuis longtemps établie et prospère. En 1921 Mgr Streicher érigeait la Confrérie de l'Heure Sainte qui comprend actuellement plus de 12.000 membres. Enfin la *Ligue de Sainteté Sacerdotale* maintient dans le clergé indigène une ardente dévotion au Cœur de Jésus (1).

9 NOVEMBRE

9 novembre 1921. — Le Souverain Pontife Benoît XV approuve l'Office et la Messe propres du Très Sacré-Cœur de Jésus Eucharistique, pour le jeudi après l'octave de la Fête-Dieu, et en concède la fête au diocèse de Rome et à tous les diocèses qui en feront la demande. (2).

14 NOVEMBRE

14 Novembre 1924.— Une décision de la Sacrée Congrégation Consistoriale donne à l'évêque de Béja, au Portugal, pour cathédrale l'église de Saint-Jacques le Majeur, à Béjà, église qui aura pour titre principal « le Sacré-Cœur » et pour titre secondaire, son ancien titre. (3).

21 NOVEMBRE

21 Novembre 1800. — Sainte Madeleine Sophie Barat fonde la Société du Sacré-Cœur de Jésus.

Dans un petit volume tout récent les pensées et les maximes de la sainte fondatrice ont été réunies sous divers titres. Un

(1) *Regnabit,* T. IX, p. 153 ;
(2) Cf. Texte et commentaire de ce décret par Em. Hoffet, *Regnabit,* T. II. p. 248 et sq. ;
(3) *Acta Apostolicae Sedis,* 1er *Février* 1926.

certain nombre de celles-ci ont trait au Sacré Cœur de Jésus; reproduisons-les.

Sainte Madeleine, la première adoratrice du Cœur de Jésus, doit être le modèle de notre amour, de cet amour tendre et généreux qui ne sait rien refuser et qui est toujours prêt à se donner tout entier (1).

Aimons le divin Cœur de Jésus plus profondément, puisque tant d'autres Le blessent et L'oublient. Ah ! nous, si favorisées par Lui, que nous serions coupables de ne L'aimer qu'à demi (2).

Par amour pour le divin Cœur, élevons-nous au-dessus de la nature, de la prudence humaine ; agissons par la foi et pour faire la volonté de Dieu (3).

La charité fait le paradis des communautés religieuses, nous n'attirerons les âmes au divin Cœur que par la charité et la mansuétude (4).

La plaie du Cœur de Jésus est large, il y a place pour tous ; mais il faut être tout petit pour pénétrer jusqu'au fond, à l'intime de ce divin Cœur (5).

Soyons humbles : le Cœur de Jésus n'exauce que ceux qui s'abaissent et qui ne comptent que sur son secours (6).

C'est par le calme des passions et l'humilité que l'on trouve l'entrée du Cœur de Jésus (7).

Soyons douces et humbles avec Jésus et comme Jésus ; ne cherchons que Lui; alors nous serons vraiment religieuses, et le divin Cœur produira des fruits, en nous d'abord, puis par nous dans les âmes qui nous seront confiées (8).

Quand donc imiterons-nous en esprit et en vérité Jésus doux et humble de Cœur ? Que c'est loin de notre nature ! et pourtant quelle nature de boue que la nôtre ! Elle n'a d'énergie que pour s'élever, et alors elle retombe plus bas, cela doit être (9).

Plus on s'est renoncé dans un jour, plus le soir on est près du Cœur de Jésus (10).

Il faut faire son secret de ce qu'on souffre, ce silence est agréable au Cœur de Jésus. (11).

---

(1) *Pensées et Maximes de sainte Madeleine Sophie, fondatrice de la Société du Sacré-Cœur de Jésus,* Rome, Maison Mère, 1925, p. 8.
(2) p. 9.
(3) p. 11.
(4) *id.*
(5) p. 16.
(6) *id.*
(7) p. 17.
(8) p. 19.
(9) p. 21.
(10) p. 24.
(11) p. 32.

La Croix est un présent de Jésus qui unit à son Cœur couronné d'épines ; qu'elle nous soit donc un aiguillon puissant pour être fidèles et surtout pleines de confiance (1).

Jamais nous ne pourrons entrer dans le Cœur de Jésus si nous voulons y parvenir par une autre voie que par la Croix, puisque Jésus nous l'a ouvert seulement lorsqu'Il eut expiré sur ce lit, alors d'ignominie, de gloire aujourd'hui (2).

Nous ne pouvons rien faire qui soit digne du divin Cœur de Jésus, sinon par les moyens qu'Il employa Lui-même pour nous sauver, c'est-à-dire par la Croix (3).

Aimons par le Cœur de Jésus toutes les décisions de la Providence sur nous (4).

Ah ! gardons notre âme en paix ; rien ne serait capable de la troubler si nous connaissions bien le Cœur de Jésus ; nos fautes mêmes serviraient à nous en rapprocher davantage, car elles disposent notre âme à l'humilité, vertu si chère à notre aimable Maître (5).

Une âme intérieure est maîtresse de la nature ; c'est trop peu, elle l'est du Cœur de Jésus Lui-même. Il se plaît en elle, ce grand Dieu (6).

Faire connaître et aimer le divin cœur de Jésus, se consumer pour procurer sa gloire, c'est le paradis de la terre ; qu'il soit désormais le nôtre (7).

Ne marchandez pas avec Notre-Seigneur ; donnez tout et vous recevrez tout. Mon Dieu, qu'est-ce que notre pauvre tout, auprès de ce grand tout : le Cœur de Jésus ! (8)

Efforcez-vous d'ajouter toujours à la gloire du divin Cœur quelque chose de plus, quelque chose de mieux (9).

Accoutumons-nous à être fidèles dans les détails, dans les plus petites choses ; c'est cette fidélité constante qui plaît au Cœur de Jésus (10).

Si nous devenions bien parfaites, comme le divin Cœur de Jésus se dilaterait pour nous ! Mais, hélas ! nous Le resserrons par nos infidélités (11).

Je puis tout en Celui qui me fortifie : forte de la puis-

(1) p. 33.
(2) p. 36.
(3) p. 43.
(4) p. 51.
(5) p. 54.
(6) p. 58.
(7) p. 66.
(8) p. 69.
(9) p. 73.
(10) p. 79.
(11) p. 80.

sance du Cœur de Jésus, que puis-je craindre ? l'enfer même ne peut me nuire (1).

Une âme simple, fidèle, qui ne voit que Notre-Seigneur, fait de Lui ce qu'elle veut pour ainsi dire. Il se prête à ses moindres désirs, elle a tout pouvoir sur ce Cœur divin, passionné pour nous (2).

Rien n'est petit de ce qui peut plaire au Cœur de Jésus (3).

Bénissons le divin Cœur qui sait proportionner ses grâces à nos besoins et les mesurer à notre faiblesse ; nous serions bien ingrates si nous ne répondions pas à tant de bienfaits (4).

Que l'homme est faible, ingrat, inconstant, misérable ! Quelle patience dans le Cœur d'un Dieu pour nous supporter, nous pardonner, nous aimer ! Ne comprendrons-nous jamais ce mystère de prédilection ? (5).

La fidélité à correspondre aux grâces en attire d'autres ; le Cœur de Jésus ne demande qu'à donner (6).

Après la dévotion au Cœur de Jésus, il n'en est pas qui doive nous être plus chère que celle au Cœur affligé de Marie, ou, pour mieux dire, elles ne doivent faire qu'une dévotion, de même que ces deux Cœurs n'en font qu'un (7).

26 NOVEMBRE

26 Novembre 1697. — Fondation à Ernemont, au diocèse de Rouen, de la Congrégation du Sacré-Cœur d'Ernemont. Cette Congrégation qui existait en germe depuis le 28 mars 1690, fut érigée en Congrégation à vœux simples le 20 avril 1698, par Mgr de Colbert, archevêque de Rouen. Dans les débuts vouées à l'enseignement et aux soins des malades, les Sœurs sont maintenant hospitalières et s'occupent des œuvres de jeunesse (8).

Lucien Buron,
Prêtre.

(1) p. 82.
(2) *id.*
(3) p. 84.
(4) p. 89.
(5) p. 91.
(6) p. 93.
(7) p. 77.
(8) R. Bertin (Chanoine) : *La première-née du Sacré-Cœur. La Congrégation du Sacré-Cœur d'Ermemont*, s. l. n. d.

LE SACRÉ-CŒUR ET LA CHINE

(Suite) (1)

II. — *Au Houpé.* — *La Colonie du Sacré-Cœur* (2)

1) *La montagne terrible.* — Au Nord de l'ancienne province du Houkoang, dans la région qui forme aujourd'hui le Houpé, s'étend une chaîne de montagnes dont l'aspect, l'élévation et le climat rappellent les Cévennes. Aussi les missionnaires français leur donnaient couramment le nom de « Cévennes de la Chine ».

Un vaste plateau couronne leur sommet ; il est arrondi comme une cuvette ; sa forme l'a fait surnommer « *Moupennchan* », ou montagne du bassin de bois. On l'appelait également à cause de son accès difficile et des incursions des bêtes fauves, la « montagne terrible ».

Ces noms, populaires chez les chrétiens de Chine, furent souvent aussi sur les lèvres des catholiques d'Europe, dans le courant de XVIIIe siècle : ils méritent une place dans les annales de la dévotion au Sacré-Cœur.

Cest dans ce lieu sauvage que sous les auspices du divin Cœur, une jeune et vigoureuse chrétienté s'éleva tout à coup, solitaire comme une fleur au milieu des épines, mais ferme comme les chênes qui la protégeaient sur ces hauteurs.

Vers 1725, au début de la persécution de Youngtcheng, fils et successeur de Kanghi, quelques familles chrétiennes du Houkoang inférieur résolurent de quitter leur patrie, la belle vallée du Han, où maintenant les trois grandes villes de Hankour, Hanyang, Outchang forment la plus vaste agglomération de la Chine moderne (3).

Pour garder leur foi, ils abandonnent les riches moissons, les hautes forêts, les mines d'or et de pierres lazzuli pour s'enfoncer dans les gorges sauvages de Moupennchan.

Le chef de la chrétienté de Siangyang était l'âme de ces émigrants. Il fallait passer à gué des torrents, gravir des pentes escarpées, se frayer un passage à travers les ronces; il entraîne sa troupe et avance toujours.

---

(1) Voir *Regnabit*, août-septembre 1927, p. 100.

(2) *La Colonie du Sacré-Cœur*, par le P. Chaney. Paris, Edit. 1889.

(3) C'est à Outchang, dans le Houpé, que le 10 oct. 1911, éclata la Révolution chinoise. En octobre 1926, les armées rouges de Canton ont pris Hankow. Outchang seul résistait encore. Hankow est un foyer de bolchevisme... que les amis du S. Cœur arrêtent ce flot montant en Chine !

Il commence par acquérir, au prix de 60 écus, une petite vallée qu'il fait défricher. Le P. Parennin, Supérieur de la Mission française en Chine, fait acheter toute la montagne. C'est en plein XVIIIe siècle, une véritable réduction de ce qui, s'était établi au Maragnon. Ces néophytes vivaient là, depuis 6 ans, sans avoir vu un prêtre, quand de Canton arrive un Jésuite français, le P. Joseph Labbe. Au mois d'octobre 1731, il prit possession de la montagne, au nom de Jésus-Christ, en y offrant pour la première fois le saint Sacrifice de la Messe.

b) *Le peuple du Sacré-Cœur.* — Ravi de voir la piété de ces confesseurs de la foi, le nouveau missionnaire résolut de les consacrer au Sacré-Cœur et d'établir une congrégation sur le plan de la Congrégation du Sacré-Cœur de Pékin.

Mais nommé Supérieur de la Mission, il confie ses projets et sa chrétienté au P. de Neuviale. Celui-ci répand partout le culte du Sacré-Cœur. Au foyer de chaque famille se détache une image du divin Cœur ; le soir, au retour des travaux, c'est devant elle qu'un cierge est allumé et que brûlent des parfums. La mélodie de la prière et le chant des cantiques plane, à cette heure, sur toute la colonie. Les associés de la Congrégation donnent le branle à ce mouvement de piété : les uns président la prière ; les autres visitent les païens, d'autres instruisent les enfants ; d'autres assistent les moribonds.

— Vous ne pensez ni à vos peines ni aux dangers, leur dit le missionnaire.

— Père, répondent-ils, l'exemple de Jésus-Christ peut-il nous laisser insensibles ?

— Mais, pour me porter sur un brancard à vos malades, vous côtoyez des abîmes, au flanc des montagnes !

— Celui que nous portons avec vous, sur nos épaules, n'a-t-il pas gravi, Lui aussi, la montagne du Calvaire ?

Ces rudes montagnards, malgré leurs travaux, jeûnaient pour la plupart le mercredi en l'honneur de Saint Joseph, le vendredi en l'honneur de la Passion, et le samedi en l'honneur de la Sainte Vierge. (1).

Leur ferveur multiplia leur nombre : le P. Labbe y avait laissé 600 chrétiens ; le P. Neuviale, en 6 ans, baptisa plus de 6000 catéchumènes. Et pourtant, les épreuves du catéchuménat étaient longues : 2 ou 3 ans et plus de préparation au baptême. Mais le Sacré-Cœur bénit visiblement ces chrétientés et le moupennchan va s'appeler désormais « wankiachan », ou montagne des dix mille familles.

---

(1) Cf. Lettres édif. Soc. du Panthéon, litt. 40, rue Lafitte. Edit. 1843. T. III, p. 778.

Le peuple du Sacré-Cœur était connu de tous les catholiques de l'empire. Son nom parvint jusqu'en Europe. Dans les cours du collège Louis-le-Grand, à Paris et sous les ombrages de La Flèche, ce nom fit tressaillir les jeunes religieux de la Compagnie de Jésus : ils sentaient naître en eux le désir d'aller voir ces merveilles : ces fervents disciples du Sacré-Cœur au Houpé méritaient bien cette sympathie et cette attention !

Le P. Louis du Gad qui vécut deux ans parmi eux écrivait : (1) « Ces bonnes gens m'ont charmé par leur foi et leur ferveur ; les femmes surtout semblent être nées pour la vertu. C'est une protection du Sacré-Cœur qui se ménage des adorateurs dans ce canton, où son culte est connu et bien pratiqué. Vous n'ignorez pas combien cette aimable et légitime dévotion fleurit dans nos quartiers. Quelle consolation ne serait-ce pas pour vous de voir dans toutes les maisons de nos chrétiens l'image de ce divin Cœur, et de les entendre réciter chaque vendredi les prières établies pour l'honorer !... »

c) *L'ermitage du missionnaire.* — Ces chrétiens fervents ne tardèrent pas à subir l'épreuve de la persécution ; elle dura 40 ans. Elle fit plus de martyrs que d'apostats. Plusieurs « lapsi », comme au temps de Saint Cyprien, reparurent devant les juges. — Nous sommes chrétiens, déclaraient-ils.

Pour combien de temps, répliquait le juge ?

Jusqu'à la mort.

Le P. de Neuviale, leur missionnaire, 25 ans plus tard, infirme et septuagénaire, périt, non sous les coups des sicaires de l'empire chinois, dans les forêts du Houpé, mais dans la cale du vaisseau portugais qui le conduisait aux forts St-Julien.

Les PP. Lamathe et de la Roche, et leur auxiliaire chinois, le P. Tao, le remplacèrent à la colonie. Là, les missionnaires aimaient à venir reprendre des forces ; les renforts d'Europe, faisaient leurs premières armes et apprenaient, comme ils disaient à « moissonner des croix ».

« J'ai ici près de moi le P. Th. Loppin, écrivait autrefois le P. de Neuviale. Le cher Père ne paraît soupirer qu'après les travaux et les souffrances, et moi, je lui promets qu'il aura lieu d'être content. » (2) Les désirs de cet émule du P. de la Colombière furent exaucés. Comme lui, il avait fait le vœu du plus parfait, comme lui, il mourut jeune, épuisé de travaux et rempli de mérites. Dans ses derniers jours, ce fidèle serviteur du Sacré-Cœur fit entendre sur l'avenir religieux du Houpé des paroles prophétiques dont les BBx Gabriel Perboyre et François Clet, C. M., virent la réalisation.

---

(1) Ibid., T. III, p. 796, 22 août 1745. Lettre au P. Foureau.
(2) Cf. Lettre édif. T. III, p. 778.

Puis vint le P. Nicolas Marie Roy. Pendant 14 ans, il dirigea la mission du Houpé. Il avait craint un moment, disait-il lui-même de vivre, « en honnête esclave » à la cour de Pékin. Malgré la délicatesse de sa santé, il vécut dans la brousse de la Chine de l'intérieur, comme on dit aujourd'hui. Du fond de l'Orient, ce fidèle ami du Sacré-Cœur met en garde sa mère et ses trois sœurs contre les erreurs du Jansénisme. Il mourut, dans sa 42e année, le 8 janvier 1769, comme St François-Xavier, isolé des siens et dénué de tout, dans une barque, au milieu d'une famille qu'il évangélisait.

Le P. du Gad l'appelait son « royal ami », dans le Cœur de Dieu, et ses confrères, le « Saint du Houkoang ».

Le P. Louis du Gad, lui, épuisé par 30 ans de missions, fut déporté de Chine au fort St-Julien, où une image du Sacré-Cœur devint sa force et son espérance. Délivré enfin, il voulut, à 62 ans, regagner sa mission du Houkoang, mais il dut s'arrêter à Canton.

d) *Les ruines glorieuses.* — La persécution sévit toujours. Les mandarins cherchent à chasser du Houpé des chrétiens si bien trempés ; ils déclarent d'abord que leurs terres sont propriété d'empire ; nos fidèles exhibent leurs contrats. Soit, répondent les juges, vous pourrez rester, si vous renoncez à la religion catholique.

Dans ces conditions, nous partirons. Et pour ne pas racheter son domaine, à un prix pareil, le peuple de Moupennchan émigra en masse, illustrant ainsi par un exil volontaire la fin d'une colonie chrétienne qu'un exil volontaire aussi avait jadis fondée.

40 ans après, on voyait encore au sommet de la plus haute cime de montagnes, une chapelle de Notre-Dame, élevée près de l'Ecole de la Mission : les mandarins n'osèrent pas y porter la main. (1)

Plus tard, des chrétiens se réunirent de nouveau auprès de ce monument ; mais hélas ! la chapelle demeurait sans prêtre et sans sacrifice ; l'Ecole restait silencieuse et les habitants ne conservaient plus qu'un vague souvenir des vérités de la religion. Le feu de la prière cependant ne s'éteignit jamais, il couvait sous la cendre. Enfin Dieu leur donna ce qu'il accorde aux peuples qu'il veut sauver : il leur envoya de saints prêtres. (2)

Les Bienheureux Gabriel Perboye et François Clet, de la

---

(1) Cf. Lettre de Mgr Mouly, Ev. de Pékin, 12 oct. 1835. Ann. de la Prop. de la Foi, 1837, p. 96.

(2) Cf. la parole de Pie XI : « Que Dieu nous donne de sains prêtres ! Si nous avons ceci, tout le reste suivra naturellement... Si cela venait à manquer, tout le reste ne servirait de rien. » (Au Dir. de l'Apost. de la Prière, 22 mai 1922).

Congrégation de la Mission, ranimèrent ce feu et ressuscitèrent la colonie chrétienne du Sacré-Cœur. Ils ne la quittèrent qu'au jour de leur martyre.

Grâce au zèle de ces deux Lazaristes, même au plus fort de la persécution, ce district compta plus de 2000 chrétiens, dispersés en groupes serrés.

Quand le Bx Perboyre y arriva, il se crut dans un désert ; sa surprise ne dura pas longtemps ; dès le premier soir, à 9 heures, il entendit de divers côtés le chant de la prière, et le lendemain son étonnement redoubla, quand il se vit entouré de 400 personnes.

« On dirait, écrit Mgr Mouly, la Communauté la plus fervente ; j'en étais dans l'admiration. Tous les jours, il se fait un grand concours de fidèles à la Sainte Messe. J'y voyais des femmes fort âgées, appuyées sur un bâton, venant de plus d'une demi-lieue pour satisfaire leur piété. Je remerciais Dieu de tout mon cœur de me rendre témoin d'un spectacle aussi touchant dans une terre infidèle. » Ne voilà-t-il pas réalisée la cinquième promesse du Sacré-Cœur ? « Je répandrai d'abondantes bénédictions sur les entreprises de ceux qui me seront dévoués. »

Le même amour de Notre-Seigneur qui soutenait les anciens missonnaires du Houpé, les fils de St Ignace, anima leurs successeurs, les fils de Saint Vincent : un même cimetière, à un mille des murs de Outchang, réunit leurs restes sur le Houngchan, ou montagne rouge ; leurs stèles mortuaires sont encore debout : elles gardent les noms de ceux qui sont tombés au champ d'honneur, pour fonder et pour ressusciter la « colonie du Sacré-Cœur ».

3) *Au Tcheli*

Dès le début du XVIII[e] siècle, existait à Pékin une florissante Congrégation du Sacré-Cœur. Elle attirait les bénédictions de Dieu sur la capitale et ses missionnaires. En voulez-vous des preuves ? Voici quelques traits de cette protection du divin Cœur :

Vers 1725, au centre de la ville impériale, les Jésuites portugais avaient érigé, dans leur résidence de St-Joseph, un autel dédié au Sacré-Cœur de Jésus. Son image, peinte par le Fr. Castiglione, dominait cet autel. Un incendie éclata soudain ; il consuma la chapelle en quelques heures, et quand enfin il s'éteignit, seuls, l'autel et le tableau restèrent intacts. (1) On envoya des copies de ce tableau en Europe, surtout en Portugal. La pieuse reine Marie-Anne d'Autriche voulut, avec les

(1) Cf. *Courrier du monde*, n° 674. Lettre du P. E. Fridelli.

dames de la cour portugaise, préparer de ses mains de nouveaux ornements pour l'autel miraculeux.

Une autre marque de la protection du Sacré-Cœur affermit la confiance des missionnaires et des chrétiens.

Le 30 septembre 1730, vers le milieu du jour, Pékin fut ébranlé par une secousse si étrange qu'en moins d'une minute, plus de 60.000 habitants furent ensevelis sous les ruines de la cité ! Deux gouffres béants s'ouvrent au milieu de la ville ; leur cratère est immense. De ces ouvertures s'échappent des tourbillons de fumée et de vapeurs. Bien que les chrétiens fussent répandus par milliers dans cette masse idolâtre, sept seulement perdirent la vie.

Les Pères français, de la Résidence de Saint-Sauveur, furent aussi l'objet de la bienveillance du Sacré-Cœur.

Ce jour-là, leur horloge, toujours réglée avec soin sur le cours du soleil, se mit invisiblement à précipiter sa marche. Elle gagna une demi-heure d'avance sur toutes les horloges de la capitale. C'était juste le temps qu'il fallait aux Pères pour prendre leur repas de midi et se rendre ensuite au jardin pour la récréation d'usage. Sitôt que la salle fut vide, elle s'écroula tout d'un coup.

A 25 lis au Nord-Ouest de Pékin, s'élevait Hiatien avec les trois palais d'été du monarque chinois. Le prince s'amusait dans son jardin. Ses palais sont jetés par terre brusquement. L'empereur, selon l'usage oriental se prosterna, se frappa la poitrine et se reconnut coupable : c'est moi qui ai attiré la colère du ciel, disait-il en gémissant, je suis la cause des malheurs qui accablent mon peuple.

La persécution se ralentit un instant, mais Youngtcheng, poussé par les bonzes, déchaîna de nouveau sa colère contre les chrétiens.

Les missionnaires, comme de coutume, s'adressèrent au Sacré-Cœur ; à la prière, ils joignent l'action ; ils donnent une organisation plus puissante à la Congrégation de Pékin ; ils en transportent une branche dans le Houpé septentrional, pour y stimuler le zèle de la réduction du Sacré-Cœur.

Lorsque, dans la nuit du 8 octobre 1735, une mort mystérieuse eût enlevé le successeur de Kanghi, l'empereur Youngtcheng, le sceptre revint à son jeune fils Kienloung, dont le règne devait durer plus de 60 ans. Ce prince se montra inconstant et versatile. Il commença par rappeler les princes du sang que leur foi avait exilés ; il défendit même de construire de nouvelles pagodes. C'est un éclair dans la nuit pour l'Eglise de Chine. Il dura ce que dure l'éclair ; lui disparu, la tempête continue. Bientôt circonvenu par des conseillers hostiles au Christianisme,

le jeune empereur attise la fureur de la persécution, comme aux plus mauvais jours de Youngtcheng.

Pour adoucir la colère de Kienloung, la Providence se servit d'un simple frère lai, le Fr. Castiglione, peintre de la Cour. Ses larmes touchèrent le cœur du Fils du ciel ; la colère du monarque s'apaisa et pendant quelques mois, les portes de la Chine s'ouvrirent de nouveau aux Missionnaires accourus de l'Europe, pour la relève des troupes fatiguées.

Voilà donc à quoi se réduisent la protection de la religion catholique en Chine ! au pinceau d'un frère lai de la Compagnie de Jésus. Oui, mais le Frère qui tenait le pinceau était dévoué au Sacré-Cœur, il excellait à en peindre l'image. Notre-Seigneur s'en souvint.

Malgré la persécution, tantôt latente, tantôt manifeste, les missionnaires célébraient à Pékin, la fête du Sacré-Cœur, avec toute la solennité possible. Le jour venu, on ne voyait, à la mission catholique, que guirlandes et festons, gracieusement entrelacés, que banderolles et pièces de soie semées d'inscriptions, aux couleurs éclatantes ; le jaune, couleur nationale, devait certainement dominer dans ces décorations orientales. Les Congréganistes du Sacré-Cœur faisaient les honneurs de la maison. Voulez-vous connaître le programme de la fête ?

A 4 h., première grand'messe avec musique. Les musiciens, en surplis, se tiennent à genoux sur deux rangs, un peu en avant de la table de communion.

Vers 6 heures, deuxième messe suivie de la réception des nouveaux associés, avec chants variés et cantiques. Enfin deuxième grand'messe, salut solennel, précédé d'une amende honorable au Sacré-Cœur. Une procession du Saint-Sacrement clôt la cérémonie. Elle ne le cède pas en éclat à nos belles manifestations d'Europe ; musiciens, thuriféraires, fleuristes, rien n'y manque ; deux membres de la Congrégation tiennent les cordons du dais ; les missionnaires, un cierge à la main, s'avancent, au son de la musique, et dans la fumée de l'encens. Tel était le triomphe du Sacré-Cœur, dans la ville la plus idolâtre du monde !

Les fêtes passent ; la vie monotone du missionnaire persécuté, reste. Toujours en éveil, toujours anxieux pour leurs néophytes, les Pères français et portugais faisaient le bien dans l'ombre. Après le Fr. Castiglione, seul, le Fr. Attiret, à la Cour, continue à peindre des images du Sacré-Cœur.

Le Fr. Joseph Panzi, élève de Battoni, (1) se rend aussi en Chine pour lui prêter main forte.

---

(1) Peintre célèbre qui exécuta pour Dona Maria, reine de Portugal, un magnifique tableau du S.-Cœur.

— Voulez-vous aller en Chine, lui dit un jour le P. Calvi, pour y peindre des images du Sacré-Cœur ?

— Volontiers, répondit le Fr. Joseph.

Il y alla et il y peignit des tableaux du divin Cœur qui excitaient l'admiration de l'empereur Kienloung. Il ne cessa ses travaux qu'à la suppression de la Compagnie de Jésus, en 1773.

Les Jésuites partirent, mais la dévotion au Sacré-Cœur a pris racine. Jugez-en par les manifestations actuelles et l'efflorescence de ses pratiques et de ses œuvres. La semence jetée au XVIIIe siècle, a germé.

Tamingfu (Tcheli), le 21 décembre 1926.
Alph. GASPERMENT, s. j.
Miss. en Chine.

(*à suivre.*)

TABLEAU D'HONNEUR

Dans le N° de Mars 1927, le Comité du « Rayonnement Intellectuel du Sacré-Cœur » a adressé à ses amis un « Appel pour l'aider, au moyen d'une souscription, à la réalisation de son programme.

Diverses offrandes nous sont déjà parvenues. Nous les inscrivons au « Tableau d'honneur ».

Madame B*** Sacré-Cœur de Jésus nous avons confiance en Vous	100 fr.
Anonyme	10 fr.
Un pauvre pour aider au Règne du Sacré-Cœur	1 fr.
Anonyme (pour préparer toutes les âmes au Rayonnement Intellectuel du Sacré-Cœur)...	une messe
Mme S*** Adveniat Regnum tuum............	5 fr.
TOTAL	116 fr.

Le Rayonnement du Sacré-Cœur dans l'Education.

CAUSERIE AUX ENFANTS :

Les Tomates et les Défauts.

***

« Je vous en sèmerai en serre, Mademoiselle, puisque vous y tenez. Mais vous constaterez vous-même que j'ai raison ». me répondit mon bon vieux Philippe, d'un air très sûr de lui.

Déjà, l'année précédente, je l'avais prié, — vainement d'ailleurs — de faire des semis de tomates en serre, parce que je pensais qu'elles pousseraient plus vite et plus vigoureusement.

Philippe qui, d'ordinaire se met en quatre pour me plaire, sous prétexte qu'il m'a vue « haute comme un plant d'aubergine » (il faut vous dire que les aubergines de Philippe sont toujours fort belles, et que Philippe cultivait depuis longtemps nos haricots et nos rosiers quand je suis née) Philippe donc, au lieu de faire ses semis en serre s'entêtait à les faire « en plein vent » selon son expression.

Mais cette année, j'étais bien décidée à le brusquer un peu si c'était nécessaire, et je venais de le menacer de faire des semis moi-même.

Sans aucun doute, l'idée du gâchis que produirait ma maladresse l'avait suffisamment effrayé pour le décider à obéir à ma marotte.

Tout de même, comme j'aime Philippe et que je ne veux pas le chagriner tout à fait, nous tombâmes d'accord qu'on ferait la moitié de la plantation en semis de serre, et la moitié en semis habituel.

Au bout de quelque temps, je revins aux tomates, et du coin de l'œil, — d'un œil triomphant — je regardai le bon vieux jardinier.

Tandis que les tomates en plein vent étaient courtes, d'un vert fané, pas très droites en leur base, mes tomates de serre poussaient hautes et vertes, et d'un jet élancé. Elles avaient de l'élégance, et de la flexibilité.

« Eh bien ! Philippe ! dis-je, peu généreusement, qu'est-ce que vous dites de ce semis ? Est-ce que j'avais raison ?

— Mademoiselle, me répondit un peu ironiquement le brave homme, je ne savais pas que vous mangiez les feuilles de tomates en guise de salade...

— ?...

— Mais bien sûr. On regarde les feuilles à la salade ; Mais aux tomates, on regarde les fruits.

— Ce qui signifie, Philippe ?

— Ce qui signifie, Mademoiselle, que je voudrais bien me tromper pour vous faire plaisir, mais que je suis sûr que mes tomatès donneront plus que les autres.

— On verra, Philippe... ».

*
* *

On ne tarda pas à voir.

Quand on transplanta les petites tomates en pleine terre, là, où elles devaient grandir et fructifier, les plants venus « en plein vent » habitués au soleil du jour, à la fraîcheur des nuits, aux pluies que dessèchent rapidement le mistral, ces braves petites tomates un peu rabougries de tige, parce qu'elles avaient fait des racines, aux feuilles dures et petites, parce qu'elles avaient surtout épaissi leur tige, celles-là ne craignirent rien.

Mais pour les autres ce fut une autre affaire. Le soleil ne leur était parvenu que velouté par le vitrage ; et dès qu'elles furent au grand soleil, leurs longues tiges s'inclinèrent et séchèrent.

Elles avaient été préservées du froid des nuits ; et leurs bourgeons gelèrent sous les bises matinales. Le vent les secouait jusqu'en leurs racines.

Pourtant, l'honnête Philippe les soignait avec des soins de mère. Il les couvrait la nuit, il les couvrait au grand midi. Et celles qui échappèrent à la mort le durent bien à son dévouement.

*
* *

Mais ce fut bien autre chose au moment de la floraison.

Les tomates de Philippe donnèrent de grosses fleurs qui de jour en jour se transformèrent en petits fruits verts, puis dorés, puis, comme on les appelle chez nous, en belles « pommes d'amour » rondes et charnues, et juteuses, et qui sentaient bon.

Les miennes fleurirent peu, et ne surent pas garder leurs

rares fleurs. Elles donnèrent de petites tomates, mal venues, à la chair mince et sans parfum.

Je dus avouer que j'avais eu tort, et que le procédé de Philippe valait mieux que le mien.

« Voyez-vous, Mademoiselle, me dit le brave homme, généreux dans sa simplicité, c'est l'expérience qui instruit. Vous vous imaginiez que parce qu'elles viendraient en serre elles seraient plus fortes. C'est le contraire. Si vous les laissiez en serre toujours, alors, oui. Mais vous ne le pouvez pas. Alors, parce qu'elles ne sont pas habituées à lutter, à souffrir ni du chaud ni du froid, elles ont l'air belles, à les regarder comme ça, mais ce n'est rien, c'est de l'eau dans les tiges, ça n'a pas de vie, ça n'est pas dru. Au contraire, les autres, elles ont mauvaise figure, mais touchez-moi ça si c'est résistant; ça a fait de la réserve en dedans. Et comme elles n'ont pas de mal à s'acclimater au grand air, elles passent leur temps à pousser saines et fortes.

Les plantes, conclut Philippe, c'est comme les gens : il ne faut pas les élever dans du coton, il faut que toute petites elles apprennent à batailler contre le malheur ».

Brave Philippe, va !

***

Tu entends, mon enfant ?

« Il faut que tout petit tu apprennes à batailler ». Un grand poète, V. Hugo disait :

« Ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent ».

La lutte est la condition essentielle de la vie. Pour garder ton âme vivante, pour accroître la vie de ton âme, lutte, tout petit que tu es contre ce qui est un arrêt de vie, ou un danger de mort pour elle.

Lutte contre tes défauts.

C'est un bien que d'avoir à lutter tout petit. Les petits enfants qui ont de gros défauts, sont des enfants gâtés du bon Dieu. Ça t'étonne ? Alors, je répète : Les petits enfants qui ont de gros défauts sont des enfants gâtés du bon Dieu. Oui, c'est bien ça que j'ai dit. Pourquoi ? Parce que ces défauts sont pour eux l'occasion de se faire forts, de développer leur énergie, d'exercer leur volonté. Et parce que, ainsi, ces petits enfants, quand ils seront grands, et qu'ils rencontreront au cours de leur vie de grandes tentations, seront habitués à se défendre, à batailler contre le mal, et ils ne se laisseront pas vaincre.

Je sais bien que l'on a coutume de dire en parlant des

petits enfants qui ont l'air sans défauts : « C'est une heureuse nature ». Et bien non, mon petit. Parce que ceux-là, quand ils sont à l'âge d'hommes, qu'ils ne sont plus entourés par la famille, ils ne savent pas lutter contre les difficultés qui se présentent. Ils font comme les tomates qui ont poussé en serre, ils sont vaincus par toutes les tentations, parce qu'ils ne se sont pas faits une volonté.

Il faut se faire une volonté.

Et c'est pourquoi je dis : Vivent les défauts ! non pas pour qu'ils vivent toujours, mais pour que nous les combattions.

* * *

Et puis, vois-tu mon petit enfant, tout ce que le bon Jésus au Cœur si bon permet, Il ne le permet que dans une intention d'amour. Tu sais bien que pour Lui, et par Lui, tout tourne à bien, même le mal. Parce qu'Il aime Il tire le bien du mal.

Nos défauts, il faut donc les regarder à la lumière de l'amour du bon Jésus. C'est d'ailleurs les regarder à leur vraie lumière, tout ce qui existe étant amour de la part de Dieu, ou devant servir à l'amour.

Ceux que le bon Jésus a aimés, — mettons à part la Très Sainte Vierge et St Joseph qui devaient Le toucher de trop près pour qu'il leur fût permis d'être imparfaits — mais tous les autres, les a-t-Il exemptés de défauts ? St Pierre était présomptueux, St Thomas était incrédule, presque tous les Apôtres étaient vaniteux, tous furent lâches... Et pourtant, Jésus les a aimés entre tous puisqu'Il les a choisis comme amis et dépositaires de sa doctrine.

C'est qu'Il savait bien, Lui qui sait toutes choses que des fautes que causeraient ces défauts sortirait un bien pour Ses apôtres ; que la présomption de Pierre se transformerait après le reniement en confiance en Jésus, mais en défiance de soi ; que l'incrédulité de Thomas, après qu'Il aurait touché de ses mains les plaies sacrées de Son Maître deviendrait la foi la plus sûre d'elle-même ; que la vanité de certains se changerait en volonté de Le faire régner Lui, et non pas eux ; et qu'ils payeraient tous de leur sang l'abandon de la Passion.

* * *

Et pour toi, mon enfant, il en sera de même. Nos défauts, servent à nous humilier. Un défaut, ça n'est jamais beau, et il amène toujours un peu de confusion surtout chez une petite

âme comme la tienne qui veut être belle pour plaire à Jésus. Et il est bon, enfant, que quelque chose nous humilie. L'humilité, c'est la base de notre amour pour Jésus.

C'est comme la racine des tomates. Plus les tomates sont secouées par le vent, plus elles s'enfoncent dans la terre pour tenir.

Et puis, quand elles ont été courbées par les averses, elles se redressent quand même.

Et toi, aussi, quand ton défaut t'a fait faire une sottise, tu te relèves ensuite dans un élan d'amour.

Il est certain que sans défauts tu paraîtrais plus parfait. Mais il n'importe pas de paraître parfait, mon cher petit, il s'agit de le devenir à force d'amour, à force de recommencement. Il s'agit intérieurement de progresser dans la charité ; le travail extérieur se fera du même coup. Ce qu'il faut surtout, c'est que tes défauts te donnent confiance en Jésus davantage ; que te sentant mauvais et faible, tu t'appuies de tout ton cœur sur Jésus qui est bon et qui est fort ; que tu crois bien que de Son Cœur aimant tu recevras, toutes les fois que tu le réclameras, un secours contre toi-même.

Ce qu'il faut c'est que tes péchés servent à te rapprocher de Lui en t'abandonnant à Sa miséricorde, qui pardonne tout, qui relève tout, et qui ne saurait s'arrêter d'aimer.

Quand tes défauts ne te serviraient qu'à cela : te donner confiance en Jésus ; ils seraient déjà une grande preuve de l'amour de Jésus pour toi.

Car, je te le dis souvent, mon enfant, et je te le redis, parce que je crois que c'est l'essentiel de la vie chrétienne ! Ce qui importe c'est d'aimer, d'aimer de tout son cœur, d'aimer tel que l'on est, avec le désir d'aimer mieux, avec la volonté de mettre son amour en action, sans découragement après les fautes.

Ce qui importe, c'est de recommencer chaque jour à aimer.

Comme le bon Jésus depuis toute l'éternité recommence chaque jour à nous aimer avec Son Cœur parfait.

Et ne sera-ce pas tout le bonheur de la vie éternelle que de recommencer sans cesse, Lui et nous à nous aimer ?

MAMAN FUOCOLLINO.



LES BELLES PAGES

Le Révérend Père Nicolas Verron.

(*Suite et fin*) (1)

SECOND POINT.

Si Jésus-Christ n'étoit venu que pour annoncer les secrets de l'éternité, nous manifester la gloire de l'Eternel, établir seulement une loi plus excellente et plus parfaite, il auroit pu choisir, dès sa naissance, la grandeur qui étoit l'apanage de sa divinité. Le Roi des Rois pouvoit naître sur un trône, et donner à la poupre de Salomon le nouvel éclat de sa sagesse ; le diadème auroit encore relevé la splendeur de sa doctrine. Mais J.-C. réparateur de la gloire de son Pere ; J.-C. victime des péchés du monde ; J. C. devenu pour nous la malédiction même que nous avions méritée : *Factus pro nobis maledictum*, doit naître dans une étable et dans les ténebres. Tout doit être saint dans lui et autour de lui. Sa mere est une Vierge ; les Anges, les miracles attestent sa naissance. Mais il n'est adoré que par des pauvres ; mais il reste dans son indigence ; mais tout se trouble, et le trouble lui suscite des ennemis. On consulte, il est vrai, et rien dans l'Ecriture ne contredit le nouveau prodige ; les tems, les lieux sont désignés : *Et tu terra Bethleem nequaquam minima es in principibus Juda.* Mais la mauvaise foi des Juifs ne les rend pas plus fideles ; et il est prononcé qu'il sera la résurrection, mais en même-tems la ruine de plusieurs : *Positus est hic in ruinam et resurrectionem multorum.* Me trompai-je ? Est-ce une image illusoire ? N'est-ce pas l'histoire fidelle de l'origine et de l'établissement de la fête du sacré Cœur de Jésus ?

Son caractere propre et distinctif, je l'ai déjà dit, mes Freres, c'est la réparation des outrages faits à J.-C. dans le Sacrement de l'Eucharistie ; elle n'est à proprement parler qu'une grande *amende honorable* : elle n'a donc pas dû s'annoncer avec pompe et fracas. Conçue, née dans les mystérieuses obscurités de la vie intérieure et parfaite, une ame simple, mais pure, et purifiée

(1) Voir *Regnabit*, Juin-Juillet, 1927 p. 48.

par mille épreuves, en est la premiere dépositaire. Il y a précisément cent ans que les premiers hommages publics et solennels furent rendus à ce Cœur ; qu'un Autel simple fut dressé par des mains innocentes ; que ce doux symbole d'un Cœur enflammé, surmonté d'une croix, entouré d'épines, fut tracé par des Vierges, dans la premiere obscurité d'un cloître, dans une ville presque inconnue, mais dont j'oserois dire aujourd'hui *Nequaquam minima es...* Paroy, berceau précieux des hommages, aujourd'hui si étendus, si universels, ah ! vous avez aussi été le premier témoin des faveurs du ciel et du soulèvement de l'enfer ; des vertus et des consolations ; mais en même-tems des épreuves et des contradictions : et malgré toute l'estime, la vénération même qu'on avoit pour le protecteur si justement pour le protecteur, et pour ainsi-dire le tuteur de la dévotion nouvelle, combien de questions, de sarcasmes, de froides plaisanteries, d'indécentes objections. En un mot, à la porte, et au frontispice des pieux asyles dévoués au sacré Cœur de Jésus ne pourroit-on pas encore écrire : *Signum cui contradicetur.*

Toutes les clameurs ne sont pas encore appaisées. Eh ! mes Freres, dix-sept siecles de victoires et de triomphes, ont-ils étouffé, écrasé les ennemis de la Religion même ; en est-elle moins divine ? Laissons-les donc s'épuiser en vaines clameurs, et ne songeons qu'à réparer leurs blasphèmes : *Et non dixit, aggredimini et manus conferentes pugnis decertate, sed declinate ab illis.*

Réparation : caractere propre et distinctif de cette dévotion. Prenez garde, mes Freres ; suivez-moi. A l'Adoration extérieure répondent ici les pratiques extérieures de réparation qui en montrent la justice... A l'Adoration intérieure répondent les fruits précieux de réparation qui en manifestent l'excellence... A l'Adoration perpétuelle viennent se joindre les pratiques et les effets de cette réparation perpétuelle, propre à ce nouvel institut, et qui en prouve à la fois la justice, la grandeur et la nécessité... Je reprends ; mais j'abrege...

Et d'abord, à l'adoration extérieure que je demandois, doivent répondre ici les pratiques extérieures de réparation, qui prouvent la justice de cette dévotion. Sous quels traits, sous quels symboles l'Eglise parle-t-elle à nos yeux ? *Aspice.* Voyez-vous, dis-je, d'après elle, ce Cœur qui a tant aimé les hommes ; une croix le surmonte, des épines l'environnent, une lance barbare le perce, des gouttes de sang coulent encore. Voilà l'image ; voici la réalité : des froideurs, des irrévérences, des outrages, des baisers sacrilèges, plus perfides que tous les traits des Juifs ; chaque jour, à chaque instant renouvellent, aggrandissent, élargissent la blessure : son sang ! son sang coule, ruisselle sur l'Autel, et il est encore profané !... Vous-même, mille fois...

Ah ! Seigneur, je tombe à vos pieds ; il n'est que trop vrai, je le vois, je le sens, et je m'offre à vous comme victime ; victime de mes propres péchés, et de ceux des autres, je veux consoler votre cœur, et l'intéresser même pour tant d'ingrats ; je me dévoue à leur place : Amende honorable. — Voilà le cri nécessaire d'un cœur Chrétien. Seul il a parlé : voyons-le agir. Examinera-t-il, pesera-t-il, discutera-t-il la maniere, les témoignages extérieures du dédommagement qu'il offrira au Cœur de Jésus, et du pardon qu'il veut obtenir, et de la foudre qu'il veut arrêter et suspendre ? Craindra-t-il qu'une torche à la main, une corde au col, un corps humilié et prosterné au pied de l'Autel, ne soit un spectacle outré ou bien ridicule ?... Ah ! sur les traces ensanglantées de Belsunce, ce nouveau Borromée, sauvant Marseille, comme Charles avoit garanti Milan, il seroit prêt à suivre, la tête et les pieds nuds, ces Pasteurs vénérables, et mêler son sang au leur, pour venger, pour appaiser, pour consoler le Cœur de Jésus. Ah ! combien du moins plus justement le cœur répetera-t-il, avec aisance, ces amendes-honorables touchantes, cette prière sublime et tendre qui termine nos saluts. La posture la plus humble, la plus humiliée, l'amour le plus ardent se pretera sans peine à cet acte de réparation extérieure, qui ne peut révolter, comme le remarque un pieux et judicieux censeur, que les ennemis de la vraie foi et de la sincere piété...

Dans ce Royaume sur-tout, mes Freres, si près de la Cour même, et de cette chapelle, digne de la Majesté royale, et qui annonce par sa magnificence même qu'un plus grand Roi encore, et en un mot, que le Roi des Rois est dans son Temple ; à la vue d'un Autel superbe, élevé au Cœur de Jésus, commandé par la piété de ce Dauphin, dont l'esprit et les vertus sublimes seront long-tems chers aux vrais François ; dans cette Capitale sur-tout, qui a vu il y a vingt ans son clergé assemblé, se rendre avec empressement, et toute l'effusion du cœur, aux désirs de cette Reine, dont le nom seul est l'éloge de la vertu, dont le souvenir est la gloire de la Religion, comment la brebis fidelle et docile osera-t-elle résister, disputer, douter même de la justice de ces réparations extérieures : premier caractere et premier devoir du véritable adorateur.

Mais c'est sur-tout à l'adoration intérieure que doivent répondre les fruits précieux de réparation, qui manifestent l'excellence de la dévotion au sacré Cœur de Jésus.

Exercice continuel des plus sublimes vertus et des vertus les plus intérieures, c'est elle qui commande, qui ranime cette foi vive en J.-C. On le voit non-seulement à l'Autel et dans son Temple, mais par-tout et dans tout ; le moindre outrage fait à sa foi réveille dans le fidèle adorateur le souvenir perçant de son Cœur déchiré.

C'est elle qui commande et inspire ce sentiment de reconnoissance envers J.-C., si prodigue de tout lui-même dans son Sacrement ! reconnoissance qui s'augmente, s'enflamme et s'épure à la vue de l'ingratitude même qui est souvent le prix de sa généreuse libéralité.

C'est elle sur-tout qui commande et embrâse le cœur, de l'amour de J.-C. Tout ici respire l'amour. Les symboles, les livrées des Adoratrices ; tout ce qui environne le Cœur de Jésus et son Autel, peint le feu de l'amour ; l'objet lui-même n'est qu'amour, la fin n'est que de réparer les injures faites à l'amour, la pratique ne renferme que des exercices d'amour, les motifs qu'elle présente ne sont que les bienfaits et l'amour du Cœur de Jésus.

Mais c'est un amour outragé qu'elle envisage : eh ! n'est-ce pas même ici, mes Freres, l'acte sublime du plus pur amour ! Madeleine, fidelle amante de Jésus, trahi, renié, crucifié, votre cœur le suivoit au calvaire. Cœur de Jésus méconnu, outragé jusque sur vos Autels, vous avez encore de fideles adorateurs qui voudroient suppléer à cet abandon général, vous dédommager de l'oubli des sacrilèges du monde entier ! Oui, c'est aimer J.-C. pour J.-C. ; et nous dirons avec l'Apôtre : anathême à qui voudroit nous empêcher de l'aimer ainsi.

Or, mes Freres, de cette foi vive, de cette reconnoissance tendre, de cet amour si pur, toutes les autres vertus ne doivent-elles pas éclore naturellement...

Oui, que la douleur, la maladie, les revers, tous les maux viennent fondre sur l'adorateur du Cœur de Jésus, il osera porter la main sur la croix qui le surmonte, il en pesera le poids : et dans la balance de l'amour patient, il s'écriera *Onus meum leve.*

Que toutes les difficultés, les obstacles, les épreuves viennent assiéger, pour-ainsi-dire son zele et son ardeur pour la vertu, il maniera cette couronne d'épines qui l'environne, il en essayera la pointe, il en comptera la multitude : et dans les sentimens de l'amour courageux, il s'écriera : *Jugum meum suave.*

Que la médisance et la calomnie, la noirceur même et la trahison, viennent l'inonder de ses flots, ou le percer de ses traits, il sondera avec respect la blessure du Cœur de Jésus ; et malgré le sang qui en coule encore, il comprendra aisément l'étendue et la sublimité de la charité Chrétienne : *Ut possitis comprehendere quae sit longitudo et latitudo, sublimitas et profundum.*

Entrons, mes Freres, dans des détails moins généraux encore, et par une pratique aisée, mais sainte et solide, comprenons l'excellence de la dévotion au sacré Cœur de Jésus. Je vous parle à tous, Adoratrices et Adorateurs de ce divin Cœur : laissez frémir autour de vous vos détracteurs, et faites ce que je vous

dis : *Facite quae dixi et vivetis...* Dès le premier instant de la journée, ce Cœur, dont tous vous avez sûrement au moins une image, parlera à votre cœur ; et à votre premier regard sur ce divin objet, vous direz : c'est le Cœur de mon Dieu. Ah !... il sera le Dieu de mon cœur : *Deus cordis mei* : il vous pressera de vous jeter à ses pieds, de vous prosterner devant lui, si vous ne pouvez pas aller aussi-tôt le retrouver dans son sanctuaire. Le Cœur de Jésus a été outragé tandis que je reposois : ah ! il attend mes réparations. — Dans ce premier hommage, si votre cœur se trouve froid, vous jetterez un coup d'œil sur les flammes de celui de Jésus : *Ignis est iste perpetuus*, et les flammes qui le couronnent passeront, s'insinueront dans votre cœur : *Ignis est.* — Au Saint Sacrifice de la Messe : ah ! c'est son sang qui ruisselle de la plaie de son Cœur ; comment cette vue n'attendriroit-elle pas le vôtre ! — A la Communion sur-tout : ah ! c'est c'est (*sic*) son Cœur qui vient réellement reposer sur le vôtre ; ce n'est plus ici une image, c'en est la réalité la plus douce : *Recubuit super pectus ejus.* — Au tribunal de la Pénitence, vous verrez jaillir du coup de lance le sang et l'eau, dont s'est formé suivant le saint Concile de Trente, le bain salutaire qui lave nos péchés :

Hauriam de fontibus Salvatoris. — Dans toutes les autres actions, plus simples et plus naturelles dans le travail et le délassement des entretiens, vous envisagerez les communications des sentimens de Jésus, de Marie, et de Joseph. Dans les repas, S. Jean à la Cêne, puisant dans le Cœur de Jésus la plus douce nourriture de son âme. Dans le repos même et le sommeil, vous offrirez d'avance ce Cœur toujours vigilant pour nous et sur nous ; vous vous unirez à celles qui l'adorent sans cesse : *Ego dormio et cor meum vigilat.* — Si quelques instants de la nuit suspend et interrompt votre sommeil; ah ! songez qu'ici sans cesse on adore pour vous le Cœur de Jésus. — Si quelque tentation venoit vous assaillir ; ah ! je vous le dis d'avance, et puisse ma voix, à tous les instants, retentir au fond de vos cœurs encore plus qu'à ce momenrt à vos oreilles ; ici sans cesse on l'adore en votre nom, et vous le perceriez ; on lui répete qu'on l'aime et vous le désoleriez ! On lui fait Amende-honorable !... Ah ! ce sera donc pour vous, pour vos outrages et vos crimes ; eh bien ! poursuivez, achevez, consommez ; voilà vos victimes... Ah ! c'est donc vous mêmes qui, prouverez la nécessité de cette Réparation perpétuelle ! Troisieme et dernier caractere de la dévotion au sacré Cœur de Jésus : caractere distinctif de cette Maison...

Connoissez en l'esprit, l'ame, l'institut tout entier. Elle est encore à son berceau. Nous bénissions encore cette année le Cœur de Jésus, de nous conserver son fondateur et son premier pere : hélas ! sa tombe n'est pas encore bien fermée, et la source

des larmes est encore ouverte. Les talens et les vertus, les mérites et les bontés du premier successeur ont seuls commencé à adoucir nos regrets... Or, c'est en qualité d'Adoratrices et de Réparatrices perpétuelles que tous ses membres se forment à la vie religieuse. Voilà le double lien qui les attache à la colonne sacrée, qui porte ce flambeau perpétuel cette flamme pure de l'amour perpétuel : eh ! c'est là la formule même de leurs vœux... Fidelles à leurs promesses sacrées, ici chaque jour, et tous les jours tour à tour et avec le même empressement, deux victimes, marquées et choisies par l'obéissance, passent une heure entiere en suppliantes, au pied de la torche sainte, viennent ensuite recevoir et s'unir à la grande victime de tous nos péchés ; et, pleines encore du corps et du sang d'un Dieu, se prosternent en sa présence, pour appaiser sa justice et fléchir sa miséricorde : eh ! c'est là le jour qu'elles aiment, qu'elles attendent avec intérêt... Tous les jours, deux autres, à la même table sainte, sont chargées de solliciter la conversion des ingrats qui le méconnoissent. Tous les jours, et à toutes les heures du jour et de la nuit, quatre victimes prononcent de cœur et de bouche quatre Amendes-honorables, en réparation perpétuelle, c'est là, oui, c'est là, mes Freres, tous nos secrets, tous nos mystères, tout notre enthousiasme... Moyse demandoit qu'on se succédât, pour soutenir ses bras élevés vers le Ciel pendant le combat, afin d'en assurer le succès ; ici l'on se succede, on se remplace le jour et la nuit, pour s'humilier et arrêter la foudre que bravent tant de coupables, et c'est a toute notre consécration, tout notre institut.

Eh ! quand est-ce, et dans quel siecle fut-il plus nécessaire de se dévouer ainsi, que dans ces jours de profanation et de scandales qui déshonorent la Religion jusques dans nos Temples, qui en sont le théâtre; jusques dans nos plus augustes mysteres qui en sont l'objet ; jusques dans son culte, avili par ses enfants qui l'abandonnent et par ses ennemis qui l'insultent ; jusques dans son Auteur qui en est de nouveau la victime ? Ne faut-il donc pas, n'est-il donc pas nécessaire de gémir, de réparer, de venger, de dédommager le sacré Cœur du Dieu sauveur qu'on aime ?

Ah ! sans m'arrêter ici à un détail inutile de scandales qui suffiroient à un autre discours, c'est à vous que je m'adresse, Réparatrices perpétuelles. et dans le même sentiment qui m'a d'abord frappé et charmé dans votre institut : ah ! je vous en conjure, pour le Cœur de Jésus et par le Cœur de Jésus lui-même, plus vous verrez ces Chrétiens téméraires étaler avec faste l'irrévérence et le dédain, plus humiliez-vous devant le Seigneur : *Humiliate capita vestra Deo...* Plus vous les verrez lever audacieusement la tête, et insulter à nos sacrés mystères par l'indécence de leur maintien, ou par l'extravagance de leur parure, plus

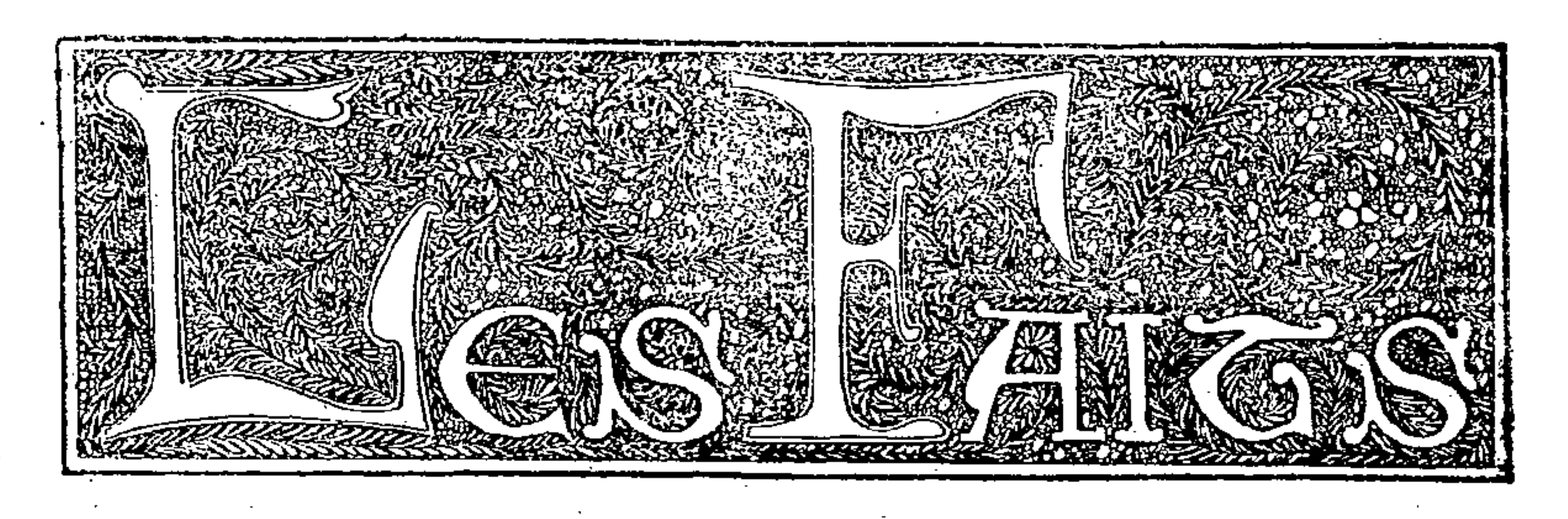
anéantissez-vous... Vous avez déjà plié les genoux, prosternez-vous, il le faut, embrassez la poussiere du Temple et les pierres du Sanctuaire... Lors même que l'égarement de leurs yeux, la froideur de leur visage vous annoncera seulement l'insensibilité de leur cœur : ah ! déjà le vôtre étoit attendri, qu'il s'attendrisse encore ; il faut qu'il se dilate, qu'il s'épanche, qu'il s'écoule tout entier, *Effunde sicut aquam cor tuum ante conspectum Dominis*

Ici, je m'arrête, Chrétiens, mes Freres, et à tous qui que vous soyez, si vous êtes de bonne-foi, j'ose vous demander, la dévotion au sacré Cœur de Jésus a-t-elle donc quelque chose de révoltant ? N'est-elle pas infiniment sainte, utile et précieuse ? Pardon, ô mon Dieu ! d'une question même si révoltante : oui, nous vous faisons tous amende-honorable, pour ceux qui nous y ont contraints.

Amende-honorable pour eux et pour nous-mêmes, au souvenir de nos propres froideurs et de nos outrages personnels : *Quid respondebimus Domino meo, vel quid juste poterimus obtendere.* Pouvons-nous emprunter d'autres sentiments que ceux des freres de Joseph : *Adoraverunt proni in terram.* Ah ! ici, mes Freres, je ne puis plus retenir le sentiment qui me presse : *Non se poterat ultra cohibere.* Tous qui que vous soyez, justes et pécheurs, tiedes et fervens, entendez le grand cri du vrai Joseph : *Elevavit vocem* : elle part cette voix divine et tendre du fond de son tabernacle : *Ad quos ille clementer : ego sum Joseph frater vester.* Cent fois vous m'avez vendu et trahi : mais je vous vois à mes pieds ; levez-vous sans crainte, approchez-vous de moi : *Accedite ad me.* Ah ! mon cœur m'avertit que je suis votre Sauveur et votre frère : *Ego sum Joseph frater vester.* Vous l'avez abandonné, outragé, et mon cœur ne soupire encore qu'après votre salut : *Pro salute vestra.* Venez donc, ne différez pas : *Descende ad me, ne moreris,* Mon cœur s'ouvre encore pour vous ; mes larmes, mon sang, ne vous annoncent-ils pas que je suis toujours votre ami et votre frere ? *Ego sum Joseph frater vester.*

Les freres de Joseph, tout tremblant au souvenir de leur trahison passée, à la vue de la grande puissance de leur frere, n'osoient, dit l'Ecriture, répondre un seul mot ; mais à l'effusion de son cœur, aux larmes de tendresse dont ils se sentoient arrosés, ah ! leurs mains le pressent ; penchés sur son sein, serrés dans ses bras, les larmes les plus douces se mêlent, se confondent : *Osculatus est, flevit, illo similiter flente* : Et ils lui dirent alors, et ils lui dirent enfin, tout ce que le regret, la reconnoissance et l'amour le plus juste peut suggérer à des cœurs sensibles... C'est aux mêmes expressions des mêmes sentiments que je vous abandonne, mes Freres, à ses pieds et dans son Cœur. *Facite quae dixi et vivetis.* Ainsi soit-il.

Lucien BURON, *prêtre.*



BRÉSIL

Regnabit (1), dans ses *Chroniques*, a annoncé le commencement de l'adoration perpétuelle au Brésil.

L'anniversaire de cette fondation a été célébré pieusement. Un journal brésilien *A Cruz* a donné sur cette œuvre eucharistique des détails intéressants. Nous les reproduisons d'après *Le Messager du Saint Sacrement* (juillet 1927).

Pour assurer perpétuellement une Garde d'Honneur autour du trône eucharistique, Mgr le Coadjuteur imagina une organisation simple mais puissante, qui a déjà produit des merveilles et qui se fortifie avec le temps. Partant de ce principe que toutes les œuvres catholiques ne peuvent puiser une sève plus abondante que dans le culte du sacrement de vie, aliment et force du chrétien, il voulut les faire veiller les unes après les autres devant l'autel qu'il constituait, en attendant le Temple votif, comme le centre de l'Adoration perpétuelle.

Cette organisation, qui ramène successivement dans le lieu saint toutes les associations catholiques et les diverses classes de la société pour les retremper dans le recueillement et la prière, est déjà l'application d'une idée féconde. Les âmes retirent de cette heure passée en tête à tête avec Notre-Seigneur de précieux avantages pour l'exercice de la charité sous toutes ses formes et pour la pratique d'une vie chrétienne.

Mais il est une autre note caractéristique de l'Adoration Perpétuelle établie à Rio de Janeiro : c'est que l'hommage continuel rendu jour et nuit au Saint-Sacrement revêt, tous les dimanches, une solennité particulière. Dans l'après-midi a lieu le pèlerinage d'une paroisse qui, sous la conduite de ses prêtres, vient faire une heure d'adoration solennelle, partagée entre de pieuses exhortations, des chants et des prières, et terminée par la bénédiction. Toutes les paroisses de la ville et des environs arrivent ainsi, à tour de rôle, à la date qui leur a été assignée. Souvent le groupe des pèlerins occupe plusieurs voitures du tramway ou même un train de chemin de fer ; puis il se forme en procession pour se rendre à l'église Sainte-Anne, bannières déployées et au chant des cantiques, à la grande édification d'une population toujours respectueuse. »

(1) T. XII, p. 443.



LES LIVRES

GAMBER (Abbé Stanislas) : *Paroles Sacrées*, in-12 de IV-292 p. Paris, De Gigord, 1927, 12 fr.

« Pendant trois ans les échos de la Judée et de la Galilée se sont renvoyé les moindres mots tombés des lèvres d'un jeune prophète..., notre divin Sauveur et Maître Jésus-Christ. »

C'est le retentissement de ces « paroles sacrées » en son âme chaude et vibrante de prêtre et d'apôtre, que nous offre l'auteur de cet ouvrage en des pages d'une profonde et sûre doctrine en même temps que d'une belle tenue littéraire. Chaque chapitre a pour titre une parole du Maître. L'éminent et pieux écrivain en donne un commentaire si vivant, si prenant et si actuel qu'on a l'illusion d'entendre en soi-même comme la résonance de cette voix divine, au bruit de laquelle, la terre, il y a vingt siècles, a si profondément tressailli. A reprendre ensuite l'Evangile, Notre-Seigneur nous paraît plus proche et plus familier.

Ce livre, inspiré par une foi ardente et un vif désir d'apostolat, plaira sûrement aux délicats et aux raffinés, que séduisent toujours la noblesse et les grâces du style, mais il sera surtout bienfaisant aux âmes, qu'elles marchent déjà à la lumière du Christ, ou que sincèrement elles aspirent à la possession totale de la vérité.

LES REVUES

A) *Revues Françaises.*

L'Ami du Foyer. — Cette nouvelle revue mensuelle (le premier numéro a paru le 1er Avril 1927, abonnement 20 francs par an, Villa de Lorière, Cannes, Alpes-Maritimes), veut « développer l'esprit d'économie qui assure l'avenir matériel, étudier le problème du logement dans sa crise actuelle et le moyen de le résoudre par l'accession à la petite propriété, les habitations à bon marché, l'hygiène du logement, les cités-jardins... Il faut s'occuper de l'âme du foyer, de l'amour mutuel, du mariage, du divorce, de la natalité, de l'éducation, de l'école dans ses rapports étroits et nécessaires avec la famille et l'état, de la Religion enfin : Vestale divine et sainte, seule capable d'entretenir la flamme du foyer. »

Le programme est vaste et sa réalisation des plus nécessaires.

C'est toute une œuvre de restauration : la famille d'abord, et par la famille tout l'ordre social. La tâche est ardue ; mais le courage ne manquera pas aux bons ouvriers qui l'ont entreprise.

Bulletin Mensuel de la Garde d'Honneur du Sacré-Cœur de Jésus (Bourg-en-Bresse) — (août 1927). — M. le chanoine Emery, Directeur général de l'Archiconfrérie, traite de l'humilité du Cœur de Jésus.

La Femme dans la Vie Sociale. — Le but de ce nouveau périodique est de soutenir le travail social des femmes catholiques. Son but est éminemment élevé et les directeurs de cette revue en veulent faire non une arme de guerre mais un organe pratique d'éducation sociale et d'entr'aide.

Aux Editions « Spes », mensuel, 7 francs, l'an.

Le Prêtre Educateur (juin 1927). — De M. le Chanoine Leleu : « A l'école du Cœur de Jésus ». Les Prêtres Educateurs contempleront en Lui : une piété surnaturelle débordante, une humilité parfaite, une générosité intrépide jusqu'au sacrifice.

Le Vœu Diocésain au Sacré-Cœur. — Grenoble (juin 1927). — Suite de l'article sur *Le Culte du Sacré-Cœur dans le Diocèse de Grenoble au* XVIII[e] *siècle* : érection d'une confrérie du Sacré-Cœur, par Mgr de Caulet et concession d'indulgences par le Pape Benoît XIII.

B) *Revues étrangères.*

Nouvelle Revue théologique (février 1927. — Le R. P. François Jansen, S. J. dans un article sur « Le Cœur Eucharistique » précise très opportunément l'essence de la dévotion au Cœur Eucharistique. Ce n'est pas le Cœur de Jésus vivant dans la sainte Eucharistie. « Ce n'est pas au cœur *physique* de Notre-Seigneur *tel qu'il est actuellement présent dans le Sacrement* que nous renvoie la dévotion au Cœur Eucharistique ; c'est au Cœur spirituel, dont le Cœur physique, en lui-même et indépendamment de son état sacramentel, est le symbole naturel et l'emblème iconographique approuvé par l'Eglise. La dévotion au Cœur Eucharistique est avant tout une dévotion à l'amour incommensurable du Sauveur pour la pauvre humanité ; elle envisage très spécialement cet amour dans l'acte suprême de charité qui a porté le Cœur très aimant du Sauveur à instituer l'adorable sacrement de l'Eucharistie pour demeurer avec nous jusqu'à la fin des siècles ». Ainsi s'exprimait l'illustre théologien et pape Léon XIII dans une note sur la dévotion, selon toute vraisemblance rédigée par lui-même et, sur son ordre, insérée dans la « Raccolta » de 1898. L'amour créé et incréé du Dieu-Homme pour nous, principe de tous les mystères de Jésus, cet amour dont son cœur de chair n'est que le symbole est donc considéré ici dans une de ses particularisations ; on serait en droit de soutenir que le Cœur Eucharistique n'est qu'un Cœur de Jésus « spécialisé » ; c'est l'amour de ce Cœur en tant qu'il nous fit don de l'Eucharistie, c'est l'amour se donnant lui-même, tout de même que le « Cœur agonisant » est cet amour encore mais pâtissant, mais foulé sous le pressoir brutal des iniquités humaines dans le mystère de Gethsémani. » (page 114)

TABLES DU TOME XIII

I. - TABLE DES AUTEURS

II. - TABLE DES SUJETS TRAITES

A) DOCUMENTS.

B) ETUDES THÉOLOGIQUES

C) ETUDES HISTORIQUES

D) ETUDES ICONOGRAPHIQUES.

E) ETUDES LITURGIQUES.

F) ARTICLES DE PIÉTÉ

G) LES BELLES PRIÈRES.

H) LES BELLES PAGES.

I) LES BELLES POÉSIES.

III. - TABLE DU RAYONNEMENT DU SACRE-CŒUR DANS L'EDUCATION

IV. - TABLE POUR SUJETS DE MEDITATIONS ET DE PREDICATION

EGLISE:

FAITS MYSTIQUES:

JESUS:

OBEISSANCE:

REVERSIBILITE:

SACRE-CŒUR:

SOUFFRANCES :

VICTIME:

VŒU:

QUELQUES RECITS DE GRACES:

V. - TABLE DES SOCIETES ET DES ŒUVRES

VI. - TABLE DES PRATIQUES ET DES CENTRES DE PIETE

VII. - TABLE DE LA TRIBUNE LIBRE

VIII. - TABLE DES CHRONIQUES

IX - TABLE DU COURRIER DE REGNABIT

X. - TABLE DES GRAVURES

XI. - TABLE DES LIVRES

XII. - TABLES DES REVUES

A) Revues Françaises.

B) Revues Etrangères.

De licentia superiorum

IMPRIMATUR :
Remis, die 30ª *Octobris* 1927
L. PAULOT
vic. gen.

L'Imprimeur-Gérant : TH. HIRT,

IMPRIMERIE HIRT & Cᵒ, 53, RUE DES MOISSONS - REIMS.

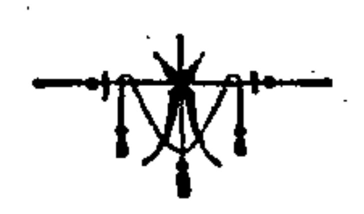
LISTE DES LIBRAIRES-ÉDITEURS

dont les Ouvrages figurent dans la Bibliographie de REGNABIT

S'adresser directement à ces Libraires-Éditeurs et non à l'Administration de REGNABIT qui n'a pas en dépot les ouvrages annoncés.

Alcan, 108, Boulevard Saint-Germain, Paris, (VIe).
Amat, 11, rue Cassette, Paris (VIe).
Apostolat de la Prière, 9, rue Montplaisir. Toulouse (Haute-Garonne).
Aubanel Frères, Imprimeurs de N. S. Père le Pape, Avignon (Vaucluse).
Aubanel Fils aîné, 15, Place des Études, Avignon (Vaucluse).
Beauchesne, 117, rue de Rennes, Paris (VIe).
Beyaert, 6, rue Notre-Dame, Bruges (Belgique). Dépôt de ses publications chez **Giraudon**, 56, rue Notre-Dame-des-Champs, Paris (VI)e.
André Blot, 6, rue de la Salpétrière, Paris, (XIIIe).
Bloud et Gay, 3, rue Garancière, Paris (VIe).
Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris (VIIIe).
Casterman, 66, rue Bonaparte, Paris, (VIe).
Cattier, Tours (Indre-et-Loire).
Conard, 6, place de la Madeleine, Paris (VIIIe).
Crès, 21, rue Hautefeuille et 116, Boulevard Saint-Germain, Paris (VIe).
Desclée et Cie (Société Saint Jean l'Évangéliste-Editions de la Vie Spirituelle) 30, rue Saint-Sulpice, Paris (VIe).
Desclée, de Brouwer et Cie (Société Saint-Augustin) 41, rue du Metz, Lille (Nord). Dépôt à Paris, 59 bis rue Bonaparte, (VIe).
Dewit, 53, rue Royale, Bruxelles (Belgique).
Editions Publiroc, 53, rue Thiers, Marseille (Bouches-du-Rhône).
Editions de la **Vie Spirituelle, Desclée,** 30, rue Saint-Sulpice, Paris (VIe).
Editions « Spes », 17, rue Soufflot, Paris, (Ve).
Férenczy et Fils, 9, rue Antoine-Chantin, Paris, (XIVe).
Gabalda, 90, rue Bonaparte, Paris (VIe).
De Gigord, 15, rue Cassette, Paris (VIe).
Bernard Grasset, 61 rue des Saints-Pères, Paris (VIe).
Herder, Fribourg-en-Brisgau (Allemagne).

Hirt, 53, rue des Moissons, Reims (Marne).
Paul Lefebvre, 77, rue de Rennes, Paris (VIe).
Lemerre, 23, passage Choiseul, Paris (IIe).
Lethielleux, 10, rue Cassette, Paris (VIe).
Letouzey, 87, boulevard Raspail, Paris, (VIe).
Librairie du Sacré-Cœur, place Bellecour, Lyon (Rhône).
Librairie Saint-Alphonse, Esschen (Belgique).
Librairie Saint-Francois, 4, rue Cassette, Paris (VIe).
Librairie Saint-Paul, 6, rue Cassette et 14, rue de Mézières, Paris (VIe).
Mame et **Fils**, Tours (Indre-et-Loire).
Marietti, Via Legnano, 23, Turin (Italie).
Messein, 19, quai Saint-Michel, Paris (VI).
Mignard, 38, rue Saint-Sulpice, Paris (VIe).
« **Museum Lessianum** » Direction ; 17, rue des Récollets, Louvain (Belgique).
Dépositaires : **Desbarax**, 24, rue de Namur, Louvain (Belgique).
Giraudon, 56, rue Notre-Dame-des-Champs, Paris, (VIe).
Nouvelle Librairie Nationale, 3, place du Panthéon, Paris, V.
Œuvre de propagande du Sacré-Cœur, 11, Montée du Télégraphe, Lyon (Rhône).
Payot, 106, boulevard Saint-Germain, Paris (VIe).
Perrin, 35, quai des Grands-Augustins, Paris (VIe)
Picard, 82, rue Bonaparte, Paris (VIe).
Plon, 8, rue Garancière, Paris, (VIe.)
Edouard Privat, 14, rue des Arts Toulouse (Haute-Garonne).
Publications » Lumière » 15, rue Bossuet, Dijon (Côte-d'Or).
La Renaissance du Livre, 78, boulevard Saint-Miche , Paris, (VIe).
Revue des Jeunes, 3, rue de Luynes, Paris (VIe).
Arthur Savaète, 15, rue Malebranche, Paris, (Ve).
Société Saint-Augustin, Desclée, de Brouwer et Cie, 41, rue de Metz, Lille (Nord) et 59, bis rue Bonaparte, Paris, (VIe).
Société Saint-Jean l'Evangéliste, **Desclée et Cie**, 30, rue Saint-Sulpice, Paris (VIe).
Société « Vita et Pensiero » Vio S. Agnese, 14, Milano (108).
Téqui, 82, rue Bonaparte, Paris, (VIe).
Tolra, 28, rue d'Assas, Paris, (VIe).



Imprimerie HIRT & Cie, 53, Rue des Moissons — REIMS

7E ANNÉE. – N° 3-4
Tome XIII

AOUT - SEPTEMBRE 1927

REGNABIT

Revue Universelle du Sacré Cœur
et Organe
du Rayonnement Intellectuel du Sacré Cœur.

Toute *la question du Sacré-Cœur ;*
Tout *le mouvement des âmes vers le Sacré-Cœur*
Voilà l'objet de cette **Revue.**

SOMMAIRE

REVUE MENSUELLE

ABONNEMENT : France et Colonies 20 fr. – Étranger 30 fr. français.

Collection des 6 premières années : Chaque collection : 30 frs.

ROME — PARAY-LE-MONIAL — PARIS
BRUXELLES — QUÉBEC — PÉKIN

La Revue Universelle du Sacré-Cœur

Paraît le 1er de chaque mois

par livraisons d'au moins 80 pages, sous le patronage de S. E. le Cardinal DUBOIS, archevêque de Paris.

Comité de Direction :
Le Comité
du « Rayonnement Intellectuel
du Sacré-Cœur. »

Secrétaire Gral de Rédaction :
Abbé Félix ANIZAN
75, Rue de l'Assomption, PARIS XVIe
Chèque postal Paris 599-92

L'abonnement est d'un an.
Il part du 1er Juin et du 1er Décembre.

France et Colonies : 20 francs. - Autres pays : 30 francs français.
Le numéro : France et Colonies : 2 francs. - Autres pays : 3 francs.
Chaque collection de chacune des 6 premières années : 30 francs

On s'abonne aux adresses indiquées à la première page de ce numéro. Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 1 franc et de la bande d'abonnement.

Nos collaborateurs restent responsables des articles qu'ils signent. **La Revue Universelle du Sacré-Cœur** n'est engagée que par les articles signés : « Le Comité de Direction ».

Les manuscrits adressés à la Revue ne sont pas rendus.

La reproduction et la traduction des articles de la Revue ne sont autorisées qu'avec une indication de la source.

Les ouvrages envoyés pour compte-rendu doivent être adressés *en double exemplaire* au Secrétariat de *Regnabit*, 30, Rue Demours, Paris (XVIIe). Les auteurs et les éditeurs qui sont avisés du refus d'annonce de leurs ouvrages peuvent les reprendre à cette adresse où ils restent à leur disposition pendant un an.

Pour tout ce qui concerne *l'Administration* ou la *Rédaction* de « REGNABIT ».

Adressez *toutes* vos communications (anonymement : à Monsieur *l'Administrateur de Regnabit*

ou

à Monsieur le *Secrétaire Général de Regnabit*

30, Rue Demours, PARIS (XVIIe)

7E ANNÉE. – N° 6
Tome XIII

OCTOBRE 1927

REGNABIT

Revue Universelle du Sacré Cœur
et Organe
du Rayonnement Intellectuel du Sacré Cœur.

Toute *la question du Sacré-Cœur ;*
Tout *le mouvement des âmes vers le Sacré-Cœur*
Voilà l'objet de cette Revue.

SOMMAIRE

I. - DOCTRINE

II. - VIE

III. - LES FAITS

IV. - BIBLIOGRAPHIE

REVUE MENSUELLE

ABONNEMENT : France et Colonies 20 fr. - Étranger 30 fr. français.

Collection des 6 premières années : Chaque collection : 30 frs.

ROME — PARAY-LE-MONIAL — PARIS
BRUXELLES — QUÉBEC — PÉKIN

La Revue Universelle du Sacré-Cœur

Paraît le 1er de chaque mois

par livraisons d'au moins 80 pages, sous le patronage de S. E. le Cardinal DUBOIS, archevêque de Paris.

Comité de Direction :
Le Comité
du « Rayonnement Intellectuel
du Sacré-Cœur. »

Secrétaire Gral de Rédaction :
Abbé Félix ANIZAN
75, Rue de l'Assomption, PARIS XVIe
Chèque postal Paris 599-92

L'abonnement est d'un an.

Il part du 1er Juin et du 1er Décembre.

France et Colonies : 20 francs. – Autres pays : 30 francs français.
Le numéro : France et Colonies : 2 francs. – Autres pays : 3 francs.
Chaque collection de chacune des 6 premières années : 30 francs

On s'abonne aux adresses indiquées à la première page de ce numéro. Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 1 franc et de la bande d'abonnement.

Nos collaborateurs restent responsables des articles qu'ils signent. **La Revue Universelle du Sacré-Cœur** n'est engagée que par les articles signés : « Le Comité de Direction ».

Les manuscrits adressés à la Revue ne sont pas rendus.

La reproduction et la traduction des articles de la Revue ne sont autorisées qu'avec une indication de la source.

Les ouvrages envoyés pour compte-rendu doivent être adressés *en double exemplaire* au Secrétariat de *Regnabit*, 30, Rue Demours, Paris (XVIIe). Les auteurs et les éditeurs qui sont avisés du refus d'annonce de leurs ouvrages peuvent les reprendre à cette adresse où ils restent à leur disposition pendant un an.

Pour tout ce qui concerne *l'Administration* ou la *Rédaction* de « REGNABIT ».

Adressez *toutes* vos communications (anonymement : à Monsieur *l'Administrateur de Regnabit*

ou

à Monsieur le *Secrétaire Général de Regnabit*

30, Rue Demours, PARIS (XVIIe)



7e ANNÉE. — N° 6 NOVEMBRE 1927
Tome XIII

REGNABIT

Revue Universelle du Sacré Cœur

et Organe

du Rayonnement Intellectuel du Sacré Cœur.

Toute *la question du Sacré-Cœur ;*
Tout *le mouvement des âmes ve s le Sacré-Cœur*
Voilà l'objet de cette **Revue.**

SOMMAIRE

REVUE MENSUELLE

ABONNEMENT : France et Colonies 20 fr. - Étranger 30 fr. français.

Collection des 6 premières années : Chaque collection : 30 frs.

ROME — PARAY-LE-MONIAL — PARIS
BRUXELLES — QUÉBEC — PEKIN

La Revue Universelle du Sacré-Cœur

Paraît le 1er de chaque mois

par livraisons d'au moins 80 pages, sous le patronage de S. E. le Cardinal **DUBOIS**, archevêque de Paris.

Comité de Direction :
Le Comité
du « Rayonnement Intellectuel
du Sacré-Cœur. »

Secrétaire Gral de Rédaction :
Abbé Félix ANIZAN
75, Rue de l'Assomption, PARIS XVIe
Chèque postal Paris 599-92

L'abonnement est d'un an.
Il part du 1er Juin et du 1er Décembre.

France et Colonies : 20 francs. - Autres pays : 30 francs français.
Le numéro : France et Colonies : 2 francs. - Autres pays : 3 francs.
Chaque collection de chacune des 6 premières années : 30 francs

On s'abonne aux adresses indiquées à la première page de ce numéro. Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 1 franc et de la bande d'abonnement.

Nos collaborateurs restent responsables des articles qu'ils signent. **La Revue Universelle du Sacré-Cœur** n'est engagée que par les articles signés : « Le Comité de Direction ».

Les manuscrits adressés à la Revue ne sont pas rendus.

La reproduction et la traduction des articles de la Revue ne sont autorisées qu'avec une indication de la source.

Les ouvrages envoyés pour compte-rendu doivent être adressés *en double exemplaire* au Secrétariat de *Regnabit*, 30, Rue Demours, Paris (XVIIe). Les auteurs et les éditeurs qui sont avisés du refus d'annonce de leurs ouvrages peuvent les reprendre à cette adresse où ils restent à leur disposition pendant un an.

Pour tout ce qui concerne *l'Administration* ou la *Rédaction* de « REGNABIT ».

Adressez *toutes* vos communications (anonymement) : à Monsieur *l'Administrateur de Regnabit*

ou

à Monsieur le *Secrétaire Général de Regnabit*

30, Rue Demours, PARIS (XVIIe)

---

20 BELLES CARTES POSTALES
du Sacré-Cœur.

LA VIERGE ET LE SACRÉ CŒUR

1) La première GARDE D'HONNEUR. — 1874.

2) La Vierge contemplant le JAILLISSEMENT D'EAU ET DE SANG. — *Giotto.*

3) PIETA. — *Moralès.*

4) La Vierge dévoilant **LA PLAIE DU COTÉ ET DU CŒUR.** — *Lebrun.*

5) LE REFUGE DES PÉCHEURS.

6) Les DEUX CŒURS de Jésus et de Marie.

LES SAINTS ET LE SACRÉ CŒUR

7) SAINT JEAN adorant le Cœur de Jésus.

8) SAINTE-MARIE-MADELEINE devant le Cœur rayonnant

9) SAINT DOMINIQUE aux pieds du Crucifix.

10) SAINT FRANÇOIS D'ASSISE baisant la plaie d'amour.

11) Jésus montrant à SAINTE THÉRÈSE la plaie de son Cœur.

12) SAINT FRANÇOIS DE SALES et le V. PÈRE DE LA COLOMBIÈR contemplant le Sacré Cœur.

13) Le B. JEAN EUDES.

14) Image honorée par SAINTE MARGUERITE-MARIE. — 1785

15) La V. RÉMUZAT, victime du Sacré Cœur, à l'âge de 12 ans.

16) *Le Vœu de Marseille au Sacré Cœur.*

17) *Les Saints de la Compagnie de Jésus* adorant le Sacré Cœur.

L'APOSTOLAT POUR LE SACRÉ CŒUR

18) L'APPEL DE JÉSUS. — **Cette carte montre l'état actuel du Règne du Sacré Cœur. Très impressionnante, elle** suscitera une legion d'apôtres.

19) « AIDE MES MISSIONNAIRES ». — **Un missionnaire montre le Sacré Cœur aux pauvres infidèles. Et le Sacré Cœur, paraissant en plein ciel, dit aux âmes généreuses : « Aide mes missionnaires ».**

20) La Carte « PETITE AIGUILLE » **Le Cœur enflammé bénit ses *Petites Aiguilles.***

L'unité : **0 fr. 10.** — Les douze : **1 franc.**

En vente aux Bureaux de « Regnabit » :
PARAY-LE-MONIAL, rue Chervier, c/c Lyon 83-33 ;
ROME (XV) Lungo Tevere Cenci, 8 ;
BRUXELLES-ETTERBEECK, 43, avenue Eudore-Pirmez.

LE

RAYONNEMENT INTELLECTUEL DU SACRE-CŒUR

Est patronné par quinze Cardinaux, Archevêques ou Évêques.

Elle a pour principe directeur qu'*en nous montrant son Cœur tout aimant, le Christ veut fixer sur son Amour la pensée humaine, afin de s'attirer l'amour des hommes.*

Ce but éternel du Christ, c'est exactement celui que se propose aujourd'hui *la Société du Rayonnement intellectuel du Sacré-Cœur.* Elle veut, elle aussi, *fixer la pensée humaine sur l'Amour* dont palpite sans fin le Cœur toujours ouvert.

Œuvre essentiellement ÉVANGÉLIQUE : le Christ ayant toujours eu à cœur de *montrer son amour pour provoquer l'amour.*

Œuvre éminemment HUMAINE, A notre époque de discordes, est-il rien de plus utile et de plus beau que de *rappeler aux hommes cet amour du Christ* qui est pour beaucoup la *consolation unique* et pour tous la *leçon nécessaire* ?

Groupés sous le signe vivant que Léon XIII appelait le « signe nouveau », des professeurs, des écrivains, des conférenciers, des artistes veulent promouvoir, *dans tout l'ordre de la pensée humaine, l'idée de cet Amour qui résume tout le christianisme, et dont l'humanité a plus que jamais besoin.*

D'ailleurs, pour faire partie de leur Société, il n'est point nécessaire d'être un spécialiste de la plume, de la parole, ou du pinceau. *Il suffit de comprendre que nous devons faire rayonner l'amour du Christ sur la pensée humaine* si nous voulons qu'il rayonne dans la *vie individuelle* et dans l'*ordre social.* Celui qui comprendra *la nécessité* de ce rayonnement travaillera sans doute, dans sa sphère, *à la réaliser.*

Pour tous renseignements s'adresser à l'abbé Félix Anizan, secrétaire général du « Rayonnement Intellectuel du Sacré Cœur », 75, rue de l'Assomption, Paris-XVI[e].

Imp. HIRT & Cie, 53, Rue des Moissons - REIMS

Imp. HIRT & Cie, 53, Rue des Moissons - REIMS

Imp. HIRT & Cie, 58, Rue des Moissons - REIMS